

# FIGARO ILLUSTRÉ



Madraxo

Ayuntamiento de Madrid



# Le Nouveau Parfum Anglais

## CRAB APPLE BLOSSOMS

(FLEUR DU POMMIER SAUVAGE)

Parfum, Poudre de Riz, Savon, Eau de Toilette, Sachets, etc.



*And the celebrated*

## INVIGORATING LAVENDER SALTS

(SELS DE LAVANDE FORTIFIANTS)

VENTE ANNUELLE : 500,000 FLACONS



### THE CROWN PERFUMERY CO.,

177, NEW BOND STREET, LONDON

En vente à Paris **Au Carnaval de Venise** et dans tous les principaux Magasins

ON LES TROUVE EN GROS

A Paris, chez L. FÉRET, 20 & 22, rue Richer.

Ayuntamiento de Madrid





# PAR LE RAPIDE

PAR LUDOVIC HALÉVY

**Q**UAND on s'appelle Luynes ou La Trémoille, je comprends très bien qu'on trouve quelque plaisir à continuer les Luynes ou les La Trémoille, mais là, véritablement, quand on s'appelle Chamblard, quel intérêt peut-il y avoir à... ? Dis... Réponds...

Ainsi parlait le jeune Raoul Chamblard, confortablement étalé dans un grand fauteuil de velours rouge. Cela se passait, le 26 mars 1892, dans un des salons du *Rapide* de Marseille, lequel avait quitté Paris à huit heures cinquante minutes du matin. Il était neuf heures cinq minutes. Le train, avec un grand fracas, traversait le pont de Charenton. Le jeune Chamblard s'adressait à son ami Maurice Révoille, qui s'en allait, après un congé de six semaines, rejoindre son régiment à Alger.

Le lieutenant de chasseurs d'Afrique répondit par un geste vague à la question de son ami ; Raoul Chamblard continua :

« Cependant c'est l'idée fixe de mon père... Il faut qu'il y ait des Chamblard après moi ! Et comme il n'a qu'un fils, papa, c'est à moi qu'il appartient de faire le nécessaire.

— Eh bien ! fais le nécessaire...

— Mais, je n'ai que vingt-quatre ans, mon cher, et se marier à vingt-quatre ans, c'est dur ! Il me semble bien que j'ai encore le droit de m'amuser un peu, et même beaucoup.

— Eh bien ! amuse-toi...

— C'est bien ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je me suis amusé, et ferme ! mais je n'ai de goût que pour les plaisirs dispendieux ; je ne sais pas me divertir sans argent, et je n'ai plus un sou, entends-tu ? plus un sou.

— Toi, tu es très riche...

— Erreur capitale !... A ma majorité, il y a trois ans, j'ai touché ce qui me revenait de ma mère. Elle n'était pas très riche, ma mère... six cent mille francs... pas plus... Papa avait fait presque un mariage d'amour... Les six cent mille francs, je les ai mangés en trois ans... et décemment, pouvais-je dépenser moins étant le fils du père que j'ai ?... Il est puissamment riche, papa !...

— On le dit...

— Et on a raison de le dire. Il a une douzaine de millions à lui, bien à lui, à l'abri de tout accident, et sa maison de banque va toujours, lui rapportant, bon an, mal an, en dehors du revenu des douze millions, trois ou quatre cent mille francs. Rien de

plus solide que la maison Chamblard, c'est tranquille, c'est honnête, c'est vénérable ! Papa n'est pas juste pour moi, mais moi, je suis juste pour lui. Quand on a un père dans les affaires, c'est très agréable de ne pas être exposé à rencontrer, en entrant quelque part, des yeux qui vous disent : « Toi, mon garçon, tu as un père qui m'a flibusté. » Papa n'a qu'une passion : de cinq à sept, tous les jours, à son cercle, son piquet, à dix sous la fiche, et comme il est de première force, il gagne sept fois sur dix. Il tient ses comptes de jeu, avec cette exactitude méticuleuse qu'il apporte en toutes choses, et il racontait, avant-hier, que le piquet lui avait déjà rapporté, cette année, six mille cinq cents francs, cartes payées. Il a un fauteuil d'orchestre à l'Opéra, pas pour le ballet, pour la musique seulement ; il ne met jamais les pieds sur le théâtre... Moi non plus, d'ailleurs... Les danseuses, ça me laisse froid... Ça demeure aux Batignolles, à Montmartre... Ça se promène toujours avec des mères... Ça manque totalement d'allure... Enfin, mon père est ce qu'on peut appeler un brave homme... Tu vois que je continue à lui rendre justice... D'abord, moi, je suis toujours dans le vrai... Oui, c'est une très bonne chose que d'avoir un père honorable... et papa Chamblard est le modèle de toutes les vertus, et il thésaurise pour moi avec un zèle... mais je trouve que, pour le moment, il thésaurise un peu trop. Il m'a coupé les vivres. Pas de mariage, pas d'argent... C'est bref ! c'est net ! Voilà son programme ! Et il m'a déniché une femme... Quand je dis : une, je devrais dire : trois.

— Trois femmes !

— Oui, un matin, il arrive chez moi... « Il faut en finir, me dit-il... Tiens, voilà une liste... trois beaux, trois superbes partis... » Il y avait les noms, les parentés, les dots... C'était même rangé par ordre de dots... J'ai dû céder et consentir à une entrevue avec le numéro un. Cela s'est passé au Salon des Champs-Élysées. Ah ! mon ami, le numéro un !... sèche, plate, osseuse, couperosée...

— Alors, pourquoi ton père... ?

— Pourquoi ? Parce qu'elle était la fille, et la fille unique d'un gros fabricant de Roubaix... C'était splendide ! nous débutions avec chacun cent mille livres de rente, et ça devait être, dans la suite des temps, après espérances réalisées, une averse de millions. Cela mettait papa dans le délire, cette pensée que tous ses millions de Paris feraient, un jour, un énorme tas avec tous ces



millions de Roubaix... Moi, les millions ne m'effraient pas, mais à la condition qu'ils soient autour d'une jolie, très jolie femme ayant du chic; beaucoup de chic! voilà mon programme, à moi! Ma femme, il faut que je puisse la mener dans les avant-scènes des petits théâtres, sans avoir à rougir devant les ouvreuses.

— Comment, devant les ouvreuses?

— Mais certainement, je suis connu, j'ai une réputation à soutenir... Tu comprends, ces ouvreuses, ce sont les mêmes, toujours, et Dieu sait si elles me connaissent!... Elles ont, depuis trois ou quatre ans, l'habitude de me voir venir là avec tout ce qu'il y a de plus lancé et de mieux attifé à Paris... C'est-à-dire que je n'aurais jamais osé me présenter devant elles avec cette perche de Roubaix. Elles auraient cru que j'avais fait un mariage d'argent. J'ai essayé d'expliquer cela, délicatement, à papa, mais on ne peut pas lui parler raison... il y a des choses qu'il ne comprend pas, qu'il ne peut pas comprendre. Je ne lui en veux pas... il est de son temps, je suis du mien... Bref, j'ai déclaré résolument que je n'épouserai jamais le numéro un. Remarque bien que je tenais à papa les discours les plus sensés. Je lui disais: « Tu veux que j'aie un intérieur — un intérieur, c'est son mot — mais quand j'aurai installé, dans cet intérieur, un épouvantail à terrifier les moineaux, il me fera horreur, mon intérieur, et je serai obligé, absolument obligé de m'arranger un petit extérieur... J'aurai donc ménage du dedans et ménage du dehors, et c'est alors que l'argent dansera. » Mais, il ne veut rien entendre, papa! Il ne comprend pas qu'il me faut une petite femme jolie, jolie, et jolie à la parisienne, c'est-à-dire originale, gaie, drôlette, un peu à la diable, et qu'on regarde dans la rue et qu'on lorgne au spectacle, et qui me fasse honneur, et qui me donne du relief. Il faut que je puisse continuer avec elle, et le plus longtemps possible, ma vie de garçon. Et puis, il y a autre chose que je ne peux pas dire à papa. Il s'appelle Chamblard, — ce n'est pas sa faute — seulement, la conséquence, c'est que, moi aussi, je m'appelle Chamblard, et que ça n'est pas agréable, un nom pareil, pour se pousser dans le monde... Et une jolie, très jolie femme, c'est le meilleur passe-partout... Tiens, regarde Robineau... Il vient, quoique



Robineau, d'être reçu au petit club de la rue Royale... Ce n'est ni l'Union ni le Jockey, mais ça ne fait rien, on n'entre pas là comme dans un moulin... Et pourquoi a-t-il été reçu, Robineau?

— Je ne sais pas, moi...

— Parce qu'il a épousé une femme ravissante et que cette femme ravissante est une patineuse de premier ordre... Elle a eu un succès fou, sur la glace, au bois de Boulogne... Il a été question, dans les échos de tous les journaux, de l'exquise, de la délicieuse, de l'idéale Madame Robineau. Elle a été lancée du premier coup... Et Robineau, lui aussi, a été lancé. Il était du petit club, six semaines après! Papa, lui, ne comprend pas l'importance de ces choses-là; il n'y a pas à lui faire entendre raison là-dessus; c'est de l'hébreu pour lui! Toujours est-il que, comme il m'avait coupé radicalement les vivres, j'ai dû mettre les pouces et consentir à une entrevue avec le numéro deux.

— Et qu'est-ce que c'était que le numéro deux?

— Ah! mon ami, ce que c'était! La fille d'un gros commerçant d'Anvers... Un produit belge! L'étranger après la province! Il n'aime pas les parisiennes, papa... Maman était de Châtellerault... et ça, c'est vrai, c'était une sainte que maman! Il était précieusement à Paris, le numéro deux, et hier soir, à l'Opéra-Comique, on m'a exhibé une Flamande, blondasse, fadasse, hommasse. Un Rubens! Un vrai Rubens! une géante, une femme colosse, la tête de plus que moi... c'est-à-dire que matériellement on n'aurait pas pu la faire tenir dans une avant-scène du rez-de-chaussée... et je n'aime que ces loges-là!... En sortant du théâtre, j'ai déclaré à papa que je ne voulais pas plus du numéro deux que du numéro un, et que j'en avais assez, et que je ne verrais pas le numéro trois. L'explication a été chaude... papa s'en est allé en faisant claquer les portes et en répétant: « Plus un sou! » J'ai compris que c'était sérieux. Je me suis couché, je n'ai pas pu dormir, je cherchais, je ne trouvais rien pour me tirer des grosses pattes de l'anversoise... lorsque, tout à coup, vers trois heures du matin, une illumination subite... j'ai eu une idée que je qualifierai, si tu le veux bien, de géniale.

— Je veux bien.

— Oui, géniale... je savais que tu partais aujourd'hui pour Marseille, et ce matin, j'ai filé, à l'anglaise, sans explication... et tout à l'heure, au premier arrêt, à Laroche, — j'ai consulté l'indicateur... tout est prévu — j'expédierai à mon père la dépêche que voici: — Raoul tira triomphalement un papier de sa poche.

— Elle est toute prête. Écoute. *Monsieur Chamblard, 8, rue Rougemont, Paris. En gare de Laroche. Je suis parti par le Rapide de Marseille avec Maurice. Je vais faire le tour du monde. Ça ne me prendra pas plus de six mois. J'ai retenu par télégramme une cabine sur l'Iraouaddy qui part demain pour Singapour. Tout plutôt que la combinaison flamande! Adieu. Ton fils affectionné et bien triste de te quitter, Raoul Chamblard.* Elle est bien, n'est-ce pas, ma dépêche?

— Elle n'est pas mal, mais, est-ce que tu comptes sérieusement...?

— Oui, je pars si je n'ai pas, avant Marseille, une réponse de papa... seulement, j'en aurai une... pour deux motifs... d'abord parce qu'il sait raisonner, papa Chamblard, et qu'il se dira: « Qu'est-ce que je vais y gagner? Au lieu de faire des bêtises à Paris avec des petites femmes blanches, il en fera à Singapour avec des petites femmes jaunes. » Et puis, l'autre motif, le meilleur, c'est qu'il m'adore, papa Chamblard, qu'il ne peut se passer de moi et que la petite phrase sentimentale de la fin de ma dépêche lui ira droit au cœur. Tu verras comment ça va se passer. A onze heures vingt, départ de ma dépêche de Laroche, papa la reçoit vers midi et demi... Et je te parie dix louis que je trouve, à Dijon ou à Mâcon, sous le petit grillage de la gare, une dépêche à moi adressée et ainsi tournée: « *Reviens, plus question mariage Anvers.* » Elle sera en langue nègre, la dépêche de papa, parce qu'il a de l'ordre et supprime les mots inutiles. Tiens-tu le pari?

— Non, je perdrais.

— Je le crois... Tu as des journaux?

— Oui... »

Ils lurent trois ou quatre journaux... des journaux parisiens, et ils les lurent en vrais parisiens... ce fut l'affaire d'un petit quart d'heure. Tout en lisant, ils échangeaient de petites phrases, où il était question du nouveau ministère, des courses d'Auteuil et d'Yvette Guilbert... d'Yvette Guilbert surtout. Le jeune Chamblard était allé l'entendre, l'avant-veille, et il fredonna le refrain:

Un fiacre allait trotinant  
Cahin caha  
Hu dia! Hop là!  
Un fiacre allait trotinant  
Jaune avec un cocher blanc.

Et comme le chasseur d'Afrique n'avait jamais entendu Yvette Guilbert chanter le *Fiacre*, le jeune Chamblard, de lever les bras au ciel: « Tu n'as pas entendu le *Fiacre*! et tu as eu trois mois de congé! qu'est-ce que tu es donc venu faire à Paris? Je le sais par cœur, moi, le *Fiacre*! »

Raoul se remit à fredonner, et tout en fredonnant, d'une voix qui devenait de plus en plus lente et de plus en plus faible, il s'enfonçait dans son fauteuil et s'endormait bientôt du plus paisible sommeil, comme un grand bébé qu'il était.

Il fut, tout d'un coup, réveillé en sursaut par l'arrêt du train et



par la voix du conducteur du train qui criait : Ouah ! Ouah ! Ouah ! Ouah ! Le cri est le même pour toutes les stations. Cette fois cela voulait dire : Laroche ! Et la dépêche ! Le jeune Chamblard courut au télégraphe. L'employé impassiblement compta les quarante mots de cette bizarre dépêche. En voiture ! En voiture !

Le jeune Chamblard n'eut que le temps de sauter sur le marchepied de son wagon.

« Ouf ! c'est fait, dit-il au chasseur d'Afrique. Si nous déjeunions ? »

Les voilà, tous les deux, en route vers la salle à manger. Un véritable voyage, car deux wagons-salons les séparaient du wagon-restaurant, et ces deux salons étaient bondés... C'était l'époque du grand pèlerinage de quelques parisiens et de beaucoup d'anglais, vers Nice, Cannes et Monte-Carlo. Le rapide filait à toute vitesse avec de violents mouvements de tangage. Il fallait avoir le pied marin. Puis un vent enragé venait battre le train, l'enveloppait de tourbillons de poussière et rendait particulièrement redoutable la traversée des passerelles.

Ils avançaient, cheminant laborieusement... Premier salon, première passerelle et première bourrasque. Second salon... Chamblard qui marchait le premier ouvre difficilement la porte de la seconde passerelle. Elle résistait sous l'effort du vent... elle cède enfin... et voici que Raoul reçoit en même temps, dans les yeux, un nuage de poussière qui l'aveugle, et, dans les bras, une

jeune personne blonde qui s'écrie : « Ah ! pardon, monsieur ! » pendant que lui s'écriait : « Ah ! pardon, mademoiselle ! » et, en même temps aussi, il recevait, dans le dos, le chasseur d'Afrique, lequel, également aveuglé par la poussière, disait : « Mais avance donc, Raoul, avance donc. »

Les deux portes de la passerelle s'étaient refermées et ils étaient, tous les trois, enserrés dans ce petit couloir en plein vent : le jeune Raoul, le jeune Maurice et la jeune personne blonde.

Le « Ah ! pardon, monsieur ! » fut aussitôt suivi d'un : « Monsieur Maurice ! » auquel répondit un : « Mademoiselle Marthe ! » La jeune personne blonde connaissait le chasseur d'Afrique ; et s'apercevant qu'elle était à peu près dans les bras d'un inconnu, mademoiselle Marthe se dégagea, fit à reculons une petite retraite savante vers la plate-forme du wagon, et dit à Maurice : « Vous étiez dans le train ! et vous allez ? — A Alger. — Nous à Marseille... je vais chercher un châle pour maman qui a froid... Elle sera bien contente de vous voir, maman... vous la trouverez dans le wagon-restaurant... à tout à l'heure. — Mais je vais vous accompagner. — Si vous voulez... » Elle continua son chemin, non sans avoir salué d'un léger mouvement de tête, le jeune Chamblard, lequel se tenait là, pétrifié, contemplant mademoiselle Marthe avec des yeux dilatés par l'admiration.

Elle eut avant de disparaître le temps de remarquer qu'il était fort joli garçon, qu'il portait un petit complet tout à fait



réussi, et qu'il la regardait avec de grands yeux un peu bêtes ; mais, dans ces grands yeux un peu bêtes, se lisait clairement cette pensée qui ne pouvait lui déplaire : « Ah ! mademoiselle, comme je vous trouve jolie ! »

Lui, Raoul, en effet, se disait : « Mon type, exactement mon type ! Et que de chic, que de chic dans la simplicité de ce costume de voyage. Et la petite toque, un peu de côté, sur l'oreille, un chef-d'œuvre, cette petite toque ! En voilà une qui sait s'habiller ! En voilà une qui ferait de l'effet dans une avant-scène ! Et ce petit accent anglais !... »

Car elle avait un petit accent anglais... elle s'était même, pendant plusieurs années, donné beaucoup, beaucoup de peine, pour l'attraper, ce petit accent... Elle disait à son institutrice, miss Butler : « oui, certes, je veux savoir l'anglais, mais je veux surtout parler français avec l'accent anglais. » Elle n'avait guère travaillé qu'à cela... Elle avait été, grâce au ciel, récompensée de sa persévérance : son petit baragouin anglo-parisien était, par moments, tout à fait original.

Pendant que Maurice rebroussait chemin avec mademoiselle

Marthe, Raoul alla s'installer à une table du wagon-restaurant. Il les vit bientôt revenir tous les deux, avec le châle de maman. Maurice fit une halte de quelques minutes près de la table où déjeunaient la mère et le jeune frère de la blondinette, puis il vint retrouver Raoul, et dès qu'il approcha :

« Qui est-ce, vite, dis-moi qui c'est ? Quand on voudra, celle-là, je l'épouserai... tout de suite, en descendant du train... Dans mes bras ! je l'ai tenue dans mes bras ! Une taille ! Un rêve !... Il y a, tu dois le savoir, taille fine et taille fine... Il y a des tailles fines, dures, rêches, raides, osseuses, obtenues mécaniquement par les odieux artifices du corset... J'ai beaucoup étudié la question du corset... Elle est si importante ! Et puis il y a la vraie taille fine, aisée, naturelle, fondante... Fondante n'est pas assez pour ce qui vient de me passer, de me glisser, tout à l'heure, entre les mains... Onctueuse... oui, voilà le mot qui convient... Onctueuse rend merveilleusement ma pensée... une taille onctueuse !

Raoul était volontiers charmé de ce qu'il disait.

— Oui, continua-t-il, onctueuse !... Et ce petit nez en l'air !...



et ces petits yeux aussi en l'air... à la chinoise... et toute sa petite personne... en l'air !... Qui est-ce ? mais qui est-ce ?

— La fille d'une amie de ma mère.

— Riche ?

— Très riche !

— C'est à cause de papa que je te demande ça... parce que moi, sans dot, je l'épouserais sans dot... C'est même la première fois que je me dis une chose pareille en rencontrant une jeune fille... Et le nom, maintenant ?

— Mademoiselle Marthe Derame.

— Derame... tu as dit ?...

— Oui.

— Le père n'est pas un gros négociant qui fait des affaires avec le Japon, la Chine ?

— C'est cela même.

— Ah ! mon cher, non, ce sont de ces choses qui ne se voient que dans les vaudevilles des petits théâtres... à Cluny, à Déjazet !

— Qu'est-ce que tu as ?

— Ce que j'ai... C'est le numéro trois de papa... oui, le numéro trois. Le père de cette petite merveille est un des joueurs de piquet de papa, au vieux cercle... Et je n'ai pas voulu le voir, le numéro trois... Et il me tombe dans les bras sur une passerelle entre Paris et Lyon ! Tu vas me présenter après le déjeuner... et je parlerai à la mère et je lui dirai tout.

— Comment tout ?

— Oui, tout : que sa fille était le numéro trois de papa... et que je n'ai pas voulu des numéros un et deux, mais que je veux bien du numéro trois. Ah ! mon cher, qu'elle est jolie !... le nez surtout... si gentiment retroussé... elle vient de me regarder... et d'une certaine façon... Je suis sûr que je ne lui déplais pas... Tu as parlé de moi... tu as dit mon nom.

— Non.

— Tu as eu tort. Enfin, tout de suite, après le déjeuner... Sais-tu mon opinion ? C'est que ça ira comme sur des roulettes, cette affaire-là. Je vais d'abord télégraphier à papa... et puis demain... Ah ! mon Dieu ! pourvu que le téléphone marche entre Paris et Marseille...

Il s'interrompt, et appelant :

— Garçon ! Garçon !

— Monsieur...

— Y a-t-il le téléphone entre Paris et Marseille ?

— Oui, monsieur.

— Ah ! c'est bien... merci. Le téléphone, Maurice, nous avons le téléphone... Papa fera la demande, demain par téléphone ! Ce sera charmant ! Mariage *par le rapide* ! mariage express, électrique, téléphonique... et romanesque en même temps. Tu comprends qu'entre une petite frimousse pareille et le tour du monde, je n'hésite pas... mais comment n'as-tu pas songé à l'épouser ?

— Oh ! trop gros, trop gros parti pour moi... et puis, ce n'est pas une petite personne à aller s'enfouir dans une garnison d'Algérie... c'est une parisienne, une vraie parisienne qui veut s'amuser et qui s'amusera...

— Mon affaire, absolument mon affaire !... moi aussi, je veux m'amuser, elle s'amusera, je m'amuserai, nous nous amuserons.

Il était dans le délire, le jeune Raoul, et dès qu'il eut fini de déjeuner, sur la table du restaurant il griffonna une nouvelle dépêche pour son père... tout en écrivant, il parlait, fort excité...

« Je l'enverrai de Dijon, ma dépêche... et je l'adresserai au cercle... papa y sera vers cinq heures... et aussi le père du petit phénomène... ils pourront, tout de suite, causer de l'affaire... faut-il demander une réponse à Lyon... ? l'indicateur... passe-moi l'indicateur... Lyon, cinq heures vingt-cinq. Non, ce serait trop court... A Marseille, la réponse... Elles s'arrêtent à Marseille ? Oui... Pour vingt-quatre heures ? bien, moi aussi... A quel hôtel ? Hôtel de Noailles ?... Bien... moi aussi... Donc réponse

Hôtel de Noailles... Elle est très bien ma dépêche... Tu vas voir... Aussi bien que l'autre... mieux même. J'ai le truc aujourd'hui pour les dépêches. Oui, c'est très bien. »

Il écrivait, il écrivait... il se sentait inspiré... il était en verve... avec un peu plus de fautes d'orthographe qu'à l'ordinaire, voilà tout... c'était l'émotion. Il relut sa dépêche avec complaisance, il la fit lire à Maurice qui ne pouvait s'empêcher de trouver l'aventure assez gaie... Raoul compta les mots de sa dépêche... cent cinquante environ. Et, s'adressant au garçon du restaurant : « Vous me mettrez cette dépêche au télégraphe à Dijon... Voilà dix francs, il restera deux ou trois francs pour vous. »

Puis, tout de suite à Maurice : « Est-ce assez ?

— Mais certainement.

— C'est que pour un tel mariage, ah ! mon cher... tu t'embarques demain... à quelle heure ?

— A deux heures.

— Oh ! nous avons le temps alors... Tout sera décidé à deux heures.

— Oh ! décidé... tu es fou...

— Pas du tout... c'est déjà très avancé, puisque c'était le numéro trois de papa. Je ne te demande qu'une chose, me présenter à la mère, tout à l'heure... Ensuite, tu me laisseras faire... Je me charge de tout... seulement, il faudra à tout prix quitter notre wagon et trouver deux fauteuils dans le salon et dans le voisinage de ma belle-mère.

— Ta belle-mère...

— J'ai dit : ma belle-mère...

Les deux fauteuils trouvés, je suis maître de la situation... tu ne me connais pas... je sais déjà ce que je dirai à la mère, ce que je dirai à mon jeune beau-frère, — il est très gentil, — ce que je dirai à ma fiancée... j'aurai fait la conquête de tout ce monde-là avant Lyon... Lyon... Non, c'est aller un peu vite... Mettons Valence ou Montélimar... Passe-moi encore l'indicateur. Régions tout... ne livrons rien au hasard. Ah ! regarde-là, elle croque des noisettes depuis un quart d'heure... et comme elle les croque... crac... un petit coup de dent... et quelles quenottes ! Elle reste très jolie en mangeant, point capital... Très rares, les femmes qui restent jolies en mangeant et en dormant, très rares !... La petite Adélaïde... la rousse... tu te souviens... elle mangeait bêtement... Et là-bas... spirituellement, elle mange... crac... en-

core une noisette... et elle me regarde en dessous. Je vois bien qu'elle me regarde. Tout va bien, tout va bien. »

En effet, tout allait bien... A Montbard, — midi trente-deux... — présentation de Raoul à madame Derame, et celle-ci, en entendant le nom de Chamblard, eut un petit frisson, le petit frisson de la mère d'une jeune fille à marier qui se dit : « Oh ! le beau parti ! » C'est que son mari lui avait bien souvent parlé du jeune Chamblard :

« Ah ! lui disait-il, quel mariage pour Marthe. Nous en causons quelquefois, avant ou après nos piquets, Chamblard et moi, mais le jeune homme est rétif, ne veut pas encore faire une fin... Cela serait si bien... il est plus riche que nous, Chamblard, deux, trois fois plus riche !... Et Marthe n'est pas commode à marier ; elle a déjà refusé cinq ou six partis tout à fait convenables, sous toutes sortes de prétextes : ils ne lui plaisaient pas ; ils étaient trop vieux, ils n'avaient pas de chic, ils habitaient des quartiers communs, elle ne voulait pas être dans les sucres, pas dans les cotons, pas dans les vins, dans rien, enfin. Elle n'acceptera jamais qu'un tout jeune mari et pas trop sérieux. Il lui faut un homme très riche, ne faisant rien et aimant le plaisir. »

Comme il répondait bien à ce programme, le jeune Chamblard. Lorsqu'il s'agissait de ne rien faire, Raoul laissait éclater un véritable mérite. Dès qu'on parlait chevaux, chiens, voitures, chapeaux, robes, bijoux, courses, escrime, patinage, cuisine,





etc... etc... il donnait les marques de la plus rare et de la plus haute compétence.

Aussi la conversation générale s'étant engagée, Raoul fut-il très brillant aux environs de Châlons-sur-Saône, — trois heures dix — en racontant comment il avait, lui, Chamblard, inventé un merveilleux petit coupé — il ne dit pas que ce coupé avait été offert par lui à mademoiselle Juliette Lorphelin, du corps de ballet des Folies-Bergère. — Une merveille, ce coupé, bien connu, d'ailleurs : on l'appelait le coupé Chamblard.

« Petit, disait-il, très petit... Un coupé doit toujours être petit... mais que de choses en peu de place : un tiroir nécessaire

de toilette, un coffre à secret pour l'argent et les bijoux, une pendule, un thermomètre, un baromètre, une planchette pour écrire... Et ce n'était rien que tout cela.

Il s'animait, s'excitait en parlant de son œuvre... Marthe l'écoutait avidement.

— Quand on levait, dans les cadres des glaces, les quatre panneaux pleins, on se trouvait naturellement dans la nuit... mais ces quatre panneaux étaient des miroirs... Et alors, dès qu'on avait mis le doigt sur un petit bouton dissimulé sous le coussin de droite, six petites boules de cristal ingénieusement semées dans le capitonnage de satin bleu du coupé devenaient de grosses



perles électriques. Le coupé devenait un petit boudoir lumineux... Et pas pour cinq minutes... non, pour une heure, pour deux heures, si on le voulait... il y avait un accumulateur sous la banquette. Quand j'ai soumis ce projet à mon carrossier il est resté atterré d'étonnement, d'envie et d'admiration.

Marthe aussi était atterrée.

— Quel homme charmant, se disait-elle... Oh ! avoir un pareil coupé... Mais gris-perle, je le voudrais gris-perle. »

Puis l'on se mit à parler bijoux, robes, chapeaux, chiffons. Et Raoul se montra sur toutes ces questions, s'il est possible, plus remarquable encore. Il avait payé tant de grosses notes de grandes couturières, de grandes modistes et de grands bijoutiers ; il avait assisté à tant de conférences sur la coupe de telle robe ou la disposition de tel costume, à tant de scènes d'essayage et de drapage ! Et comme il dessinait assez adroitement, il jetait volontiers, comme il le dit avec élégance, ses idées sur le papier. Il

avait même dessiné les costumes d'une petite pièce, jouée dans je ne sais quel petit théâtre révolutionnaire, anarchiste, symboliste, décadent, déliquescent, fin de siècle, fin du monde.

Il prit son petit carnet, un crayon, et se mit à esquisser d'une main légère, malgré la trépidation du train, quelques-unes de ses créations... Il avait du tact, pensait à tout : « C'était, dit-il, pour des charades jouées dans le monde, chez mon ami le baron un tel. » Il inventa ce baron et lui donna un très joli nom.

Marthe était dans l'extase. Jamais aucun homme, depuis qu'on la laissait un peu bavarder avec les jeunes gens, ne lui avait paru avoir une conversation aussi originale, aussi attachante.

— Ces jours derniers, disait Raoul, une de mes cousines, — elle s'adresse à moi volontiers, — m'a consulté sur une robe, pour un bal, à Nice, pendant le carnaval... Voici ce que je lui ai conseillé... Tenez... je dessine en même temps, regardez, mademoiselle.

Oh ! si elle regardait !



— Je vais tâcher de me faire bien comprendre... Un fourreau de satin uni, collant, très collant... Bleu... j'adore le bleu...

Cela la chagrina... Elle n'aimait pas le bleu...

— Oui, très collant... Ma cousine a une taille délicieuse et peut risquer cela...

Il enveloppa d'un léger regard la taille de Marthe, et ce regard disait : « Vous le pourriez aussi. » Elle comprit et rougit, charmée de cette délicate flatterie... Raoul continua :

— Pâle, pâle, le satin bleu... Puis sur mon fourreau, je jette une robe de guipure pompadour, aux tons très doux, verts, roses, mauves, crème et azur... Les manches très grandes à double ballon, en velours bleu, à poignets de Venise... Suis-je clair ?

— Oh ! très clair ! très clair !

Et, d'une voix émue, elle répéta :

— A double ballon, en velours bleu, à poignets de Venise.

Les freins, tout d'un coup grincèrent, le train s'arrêta brusquement... On entendit crier : Mâcon !... Mâcon !...

— Mâcon... déjà, dit Marthe.

Ce *déjà* sonna délicieusement aux oreilles de Raoul... Il y avait bien des choses dans ce *déjà*. Raoul profita des cinq minutes d'arrêt pour compléter et redresser son petit croquis un peu cahoté et ne s'aperçut pas que son jeune beau-frère était allé porter une dépêche au télégraphe... Cette dépêche avait été écrite en cachette par madame Derame et avait été expédiée, elle aussi, au Vieux cercle.

Le train repart — 4 h. 11 — Raoul n'a pas songé à descendre pour voir s'il n'y avait pas, sous le petit grillage de la gare, une dépêche à son adresse. Et il y en avait une qui devait rester éternellement en souffrance à Mâcon... de cinq mots, cette dépêche : *Reviens, plus question projet Anvers.*

Le train court, court, court, et maintenant, c'est d'une autre robe qu'il est question, d'une robe en peau de soie, rose tendre avec un gros coquillé de guipure dégringolant sur le devant. Raoul éblouit littéralement Marthe par cette inépuisable fertilité d'expressions savantes et techniques.

\*\*\*

Pendant que le *Rapide* brûle la station de Romanèche — 4 h. 32 — le père Chamblard entre au Vieux cercle, dans la salle de jeu, et rencontre le père Derame... « Un piquet ? — Avec plaisir. » Les voilà tous deux face à face... il y a là, huit ou dix tables de jeu : piquet, bézigue, whist, etc. L'usine est en pleine activité. Premier piquet... le père Derame est rubiconné... la seconde partie allait commencer... arrive un valet de

piéd avec une dépêche pour M. Chamblard. « Vous permettez ? — Certainement. » Il lit, devient rouge, relit, devient écarlate...

C'était la brillante dépêche de Raoul, la dépêche de Dijon : *Cher père, je ne pars plus... Rencontre extraordinaire ! Ton numéro trois... oui, ton numéro trois, dans le train avec sa mère et je n'avais pas voulu la voir. Ah ! si j'avais su... Battons le fer pendant qu'il est chaud... je le bats, bats-le aussi. Monsieur D... doit être au cercle... parle-lui tout de suite... dis-lui que je suis parti pour ne pas épouser une femme laide, que je ne veux faire qu'un mariage de cœur, que je suis éperdument amoureux de sa fille. Nous serons tous, ce soir, à Marseille, hôtel de Noailles. Que monsieur D. me recommande par dépêche à madame D... Je causerai avec toi demain au téléphone. J'écris mon télégramme dans le wagon-restaurant. En ce moment, elle croque des noisettes ! délicieuse ! elle est délicieuse ! elle était tombée dans mes bras sur la passerelle. A demain, au téléphone, neuf heures. »*

L'agitation de monsieur Chamblard ne put échapper à monsieur Derame. « Une affaire grave ? dit-il. — Oui. — Nous pouvons interrompre si vous voulez. — Oui... Mais d'abord, est-ce que madame et mademoiselle Derame sont parties, ce matin, par le rapide de Marseille ? — Oui, à neuf heures cinquante-cinq... Pourquoi me demandez-vous cela ? Il y a eu un accident ? — Non, non, pas d'accident... on ne peut pas appeler cela un accident, au contraire... Venez, venez là dans le petit salon. »

Il lui dit tout, lui montre la dépêche, lui donne quelques explications indispensables, sur ces mots : le numéro trois. Et les voilà, tous les deux, suffoqués, ravis, le père du jeune homme et le père de la jeune fille. Ce hasard, cette rencontre providentielle... « Mais vous m'aviez dit que votre fils ne voulait pas se marier. — Il ne voulait pas, mais il a vu votre fille, et il veut bien... Allons, envoyez vite à Marseille un télégramme à madame Derame. — Mais elle va tomber des nues quand je lui présenterai un gendre par le télégraphe. »

Retour du valet de piéd. C'est une dépêche pour monsieur Derame. Il l'ouvre : « C'est de ma femme, de Mâcon, 2 h. 15. — Très bien, dit monsieur Chamblard, ça marche, ça marche. »

« Très troublée... Rencontré dans le train le fils de M. C., de la rue Rougemont, ton ami du cercle. Il m'a été présenté par Maurice. Tu m'avais parlé souvent d'une combinaison possible de ce côté. Evidemment, il la trouve charmante. En ce moment, il cause avec elle et la regarde, la regarde, que faire ? Faut-il arrêter ou laisser aller... Grosse fortune, n'est-ce pas ? »

Le père Derame à son tour montre sa dépêche au père Chamblard... Ils continuent à causer, de très bonne humeur, de



très bon accord et ne reprennent leur partie de piquet qu'après avoir expédié ces deux dépêches à l'hôtel de Noailles.

1<sup>re</sup> dépêche à Madame Derame. — *S'il te plaît, s'il lui plaît, oui... énorme fortune.*

2<sup>me</sup> dépêche à Raoul. — *Ai parle à D., il télégraphie à madame D., il approuve, moi aussi.*

Un valet de piéd porte les deux dépêches, en même temps,

au télégraphe de la place de la Bourse... Et pendant que, courant sur les fils, le long de la voie ferrée, elles dépassaient le *Rapide*, vers six heures et demie, aux environs de Saint-Rambert, les Derame, et Raoul et Maurice, le plus gaiement du monde, dans une parfaite intimité, dinaient à la même table, et Marthe regardait Raoul, et Raoul regardait Marthe, et madame Derame se disait : « Voilà Marthe qui s'enflamme... je la connais, elle s'en-



flamme. Elle s'est ainsi enflammée, l'année dernière, au bal, pour un petit jeune homme fort élégant, mais sans fortune. Cette fois, heureusement, oui, Edouard me l'a dit... il y a beaucoup d'argent... alors naturellement, si Marthe veut bien, nous voudrions bien. »

Le train roulait, roulait, roulait... et Raoul parlait, parlait,

parlait. Il sortait même des considérations pratiques, s'élevait jusqu'à des idées générales et développait avec force cette théorie que le premier devoir d'une femme était d'être, en toutes choses, d'une élégance raffinée. Il expliquait avec d'infinis détails ce que c'était qu'une vie mondaine absolument correcte, ce que c'était qu'une femme absolument élégante. Il la promenait triom-



phalement, sa femme élégante, de Paris à Trouville, de Trouville au lac de Côme, du lac de Côme à Monte-Carlo... Et il dessinait les malles de la femme élégante, des malles merveilleuses qui s'entassaient dans les vestibules des hôtels de premier ordre. D'ailleurs, il avait aussi inventé une malle...

Puis, très délicatement, il fit passer à la jeune Marthe une sorte de petit examen qui n'avait aucun rapport avec les examens de la Sorbonne ou de l'Hôtel de Ville.

Si elle patinait?... Voilà d'abord ce qu'il voulait savoir! Il était, lui, un patineur très distingué. Il avait besoin d'une femme sportive. Il n'eut qu'à prononcer le mot *patinage*, et, tout de suite, le petit frère — comme ils sont précieux quelquefois les petits frères! — de s'écrier : « Ah! c'est ma sœur qui patine bien. Des huit... elle fait des huit! Et qui nage bien aussi, comme un poisson! »

Elle patinait! elle nageait! elle était sportive! Raoul dit à la jeune fille avec un enthousiasme grave : « Je vous félicite, mademoiselle... Une femme qui ne nage pas n'est pas une femme! »

Et il ajouta avec une énergie croissante :

— Une femme qui ne patine pas n'est pas une femme! »

Quand il lui venait une pensée forte, il la résumait volontiers dans une forme brève et saisissante.

La figure de Marthe rayonnait de joie. Elle était vraiment une femme! Jamais plus douce parole ne lui avait été dite.

La nuit était venue... Il fallut bien, cependant, s'arracher à cette exquise conversation, regagner le wagon-salon... Le jeune Derame s'endormait; on se mit donc en route pour la traversée du train.

Voici la passerelle... la passerelle du matin, la passerelle de la première rencontre. Elle marche devant lui, et tout bas il lui dit : « C'est ici que ce matin... »

Elle se retourne, et, souriante : « Oui, c'est ici que ce matin... »

Toujours avec ce petit accent anglais qui jamais ne l'abandonnait, même quand elle éprouvait une émotion forte.

*C'est ici que ce matin...* Et ce fut tout, et cela disait tout. Une nuit délicieuse! Plus de pluie, plus de vent... Déjà l'air, la plai-

sance, la douceur du Midi... La lune éclairait cette idylle à toute vapeur. Printemps partout, dans le ciel, dans les cœurs.

— Elle m'aime! se dit-il.

— Il m'adore! » se dit-elle.

Et comme ils avaient raison de s'abandonner ainsi, sans combat, sans résistance, au mouvement qui les portait, tout naturellement, l'un vers l'autre. Il y avait eu entre eux, dès la première parole, une si parfaite, une si étroite communauté de goûts, d'idées, de sentiments. Ils étaient si bien faits, ce petit pantin et cette petite poupée, pour rouler, tous les deux, glorieusement dans le *coupé Chamblard*, si bien faits pour se promener à travers le monde, accomplissant mécaniquement, automatiquement, à l'heure convenable, dans le costume voulu, partout où il était correct de prendre du plaisir, toutes les fonctions de la vie élégante et tous les rites du culte mondain...

Les voilà tous arrivés dans le wagon-salon. On a tiré les rideaux sur les lampes; voyageurs et voyageuses sont engourdis, assoupis, endormis, dans les grands fauteuils rouges.

« Changeons de place, dit tout bas Raoul à Maurice... Mets-toi à côté d'elle... je vais m'asseoir à côté de la mère, il faut que je lui parle. »

Maurice se prête à cette manœuvre avec une parfaite docilité... Marthe ne comprenait pas... Pourquoi l'abandonnait-il? Pourquoi parlait-il à sa mère? et si bas, si bas, qu'elle ne pouvait entendre. Que disait-il? que disait-il?

Voilà ce qu'il disait entre Montélimar, — 8 h. 35, — et Pierrelatte, — 8 h. 55.

« Écoutez-moi, madame, écoutez-moi. Je suis un honnête homme. Je veux, je dois vous faire connaître la situation, toute la situation. Posons d'abord un point important... Mon père connaît monsieur Derame.

— Oui, oui, je sais.

— Autre point plus important encore... Disons d'abord les choses essentielles... Il est très riche, mon père...

— Je sais, je sais aussi.



— Très bien, alors, très bien... Je continue... J'ai quitté Paris ce matin, et j'ai là, dans ma poche, le ticket de la cabine n° 27, sur l'*Iraouaddy* qui doit partir, demain, à quatre heures, du bassin de la Joliette pour Suez, Aden, Colombo, Singapour... et je monterai, demain, à quatre heures, sur ce bateau, si vous ne me laissez pas l'espérance de devenir votre gendre.

— Monsieur...

— Ne bougez pas, madame, ne bougez pas... Mademoiselle Marthe fait semblant de dormir, mais elle ne dort pas... elle nous observe et je n'ai pas tout dit, je commence à peine... Vous allez me répondre—oh! j'en suis sûr— que vous ne me connaissez pas, que mademoiselle Marthe ne me connaît pas... Laissez-moi vous dire que nous nous connaissons mieux, mademoiselle Marthe et moi, que les trois quarts des fiancés, le jour de leur mariage. Vous savez comment cela se passe d'ordinaire. Une vision rapide, de loin, dans un théâtre... on a apporté de bonnes lorgnettes... on s'examine. « Comment le trouves-tu ? — Pas mal, pas mal. » Puis, quelques jours après, au bal, entre deux figures de quadrille, quelques phrases essouffées, haletantes. Puis une rencontre dans un musée... Là, cela devient plus intime, cela se passe dans le salon carré... Ça m'est arrivé avec une jeune provinciale... j'avais pioché, le matin, le guide Joanne, afin de trouver quelque chose à dire devant les Raphaël et devant les Murillo... Et, au bout de quelques entrevues de ce genre, c'est fait, on se connaît, on se convient, le mariage est décidé. Tandis que mademoiselle Marthe et moi, nous sommes déjà de vieux camarades... D'abord, pour commencer, ce matin, à onze heures et demie, elle m'est tombée dans les bras.

— Ma fille dans vos bras !

— Ne sautez pas madame, mademoiselle Marthe va s'apercevoir que vous sautez...

Marthe, en effet, suivait très bien la scène, des yeux, entre ses paupières demi-closes, et se disait : « Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il raconte à maman ? Elle est obligée de se tenir aux bras de son fauteuil pour ne pas sauter en l'air. »

« Oui, madame, dans mes bras... par le plus grand, par le plus bienheureux des hasards, nous nous sommes heurtés sur une des passerelles du train... Et depuis... je l'ai vue, non pas dans le faux jour d'un théâtre ou d'un musée, mais sous la pleine lumière du soleil ; je l'ai vue, à déjeuner, croquant des noisettes avec les plus jolies dents qu'il y ait au monde ; je l'ai vue, tout à l'heure, au clair de lune ; et je sais qu'elle patine, et je sais qu'elle nage, et je sais qu'elle aimerait avoir un coupé gris-perle... et elle l'aura... et maintenant, je l'admire dans cette demi-obscurité. Ravissante ! n'est-ce pas, ravissante ?

— Monsieur, jamais une mère ne s'est trouvée...

— Dans une pareille situation... je le reconnais, madame, et c'est pour cela qu'il faut en sortir rapidement, de cette situation ; il est évident qu'elle ne peut se prolonger.

— C'est vrai...

— Voici ce que je vous propose. Vous descendrez à l'hôtel de Noailles... Moi aussi naturellement... Vous avez demain toute la matinée pour causer avec mademoiselle Marthe, et le téléphone pour causer avec monsieur Derame. Vous savez qui je suis... Vous

m'avez vu, moi aussi, au grand jour. J'ai parlé, beaucoup parlé... vous avez pu, vous et mademoiselle Marthe, vous bien rendre compte de ce que j'étais, de ce que je pensais... Eh bien ! demain, à quelle heure comptez-vous déjeuner ?

— Mais, je ne sais... Je vous assure, monsieur, je suis suffoquée, bouleversée, anéantie...

— Fixons une heure tout de même... onze heures — voulez-vous, onze heures ?

— Si vous voulez...

— Eh bien, demain, je serai, à onze heures, dans la salle à manger de l'hôtel. Si vous me dites : *partez*, je partirai... si vous me dites : *restez*, je resterai. Ne me répondez pas ; prenez le temps de la réflexion, cela en vaut la peine... A demain, madame, à demain, onze heures...

\*\*\*

Il y eut dans la matinée de fort intéressantes communications téléphoniques entre Paris et Marseille.

Lorsque madame Derame entra dans la salle à manger de l'hôtel, à onze heures, Raoul alla droit à elle... le chasseur d'Afrique, toujours adroit dans ses manœuvres, s'était emparé de mademoiselle Marthe... Un court dialogue s'engagea entre Raoul et madame Derame qui était fort émue :

« Il y a monsieur, m'a-t-on dit, des bateaux, tous les quinze jours, entre l'Indo-Chine et Marseille... vous pourriez retarder votre départ... prendre seulement l'autre bateau...

— Ah ! merci, madame... merci... »

\*\*\*

A deux heures, les Derame et le jeune Chamblard conduisirent Maurice au bateau d'Afrique... Sur le pont du Transatlantique, Raoul dit à son ami :

« Il est bien entendu que tu seras mon témoin. En arrivant, demande tout de suite un congé à ton colonel... Ce sera, je pense, dans six semaines. »

Raoul se trompait... C'était décidément un mariage express... cinq semaines suffirent.

Lorsqu'ils montèrent les marches de l'église de la Madeleine, Raoul dit à Marthe : « Midi.

— A quoi pensez-vous ?

— Ah ! vous aussi.

— Midi... l'heure de la passerelle, n'est-ce pas ?

— Oui, c'était bien cela. »

Ils se mirent à rire... mais bien vite reprirent leur sérieux, et firent dans l'église une entrée irréprochable.

On les regardait avidement... et de toutes parts on échangeait les phrases suivantes :

« Vous savez, c'est un mariage d'amour... — Oui, il paraît, une rencontre en chemin de fer... Le coup de foudre !... La charmante chose !... Et c'est si rare !... Oh oui ! si rare ! Un mariage d'amour ! Un vrai mariage d'amour ! »

LUDOVIC HALÉVY  
De l'Académie française.

(Illustrations de Madame Madeleine Lemaire).







## Un Nom

PAR HECTOR MALOT

Sur un fond d'or pur, comme ceux dont le Beato enveloppe ses vierges et ses anges, l'église de la Salute découpe sa double coupole avec la netteté d'une vue stéréoscopique, et la nappe tremblotante du Grand-Canal renvoie en reflets d'incendie la lumière du ciel qui remonte le long des maisons et des palais.

Dans les hôtels : à l'*Europa*, au *Grand-Hôtel*, au *Cosmopolitain* les diners de la table d'hôte s'achèvent, et déjà l'on quitte précipitamment les salles à manger, dont le dessert n'a d'ailleurs rien qui puisse retenir les gourmands, pour venir, après une journée chaude, s'installer au frais sur les perrons dont la mer couvre ou découvre les marches, selon le mouvement de la marée.

C'est dans deux palais contigus, le palais Torrello et le petit palais Caorlo que le *Cosmopolitain* a été aménagé, et pour les faire communiquer, on a, à l'intérieur, crevé le mur mitoyen, tandis qu'à l'extérieur on les réunissait par un pont volant jeté d'un perron à l'autre, sur lequel on plaçait des caisses de lauriers-roses, des fauteuils, des chaises en bambou, des petites tables. Et comme ces vieux palais avec quelques pièces grandioses au premier étage et les nombreuses petites chambres des étages supérieurs où, selon la saison, l'on étouffe quand on n'y gèle pas, sont tout ce qu'il y a de plus incommodes pour les besoins et les habitudes de la vie moderne, ce pont est l'endroit le plus agréable de l'hôtel, celui où l'on se réunit le plus volontiers.

Au temps où l'on voyageait pour voir, on restait peu dans les hôtels, et du matin au soir on courait la ville qu'on voulait visiter. Mais depuis qu'il s'est formé une classe de touristes qui ne voyagent que pour avoir voyagé, qu'importent à ceux-là les curiosités d'un pays, ses monuments, ses musées, sa vie. Maintenant qu'une tournée de trois mois en Europe entre dans le programme obligatoire d'éducation de tout Américain qui se respecte, le voyage cesse d'être un plaisir pour devenir un devoir d'écolier, et l'on cherche à s'en débarrasser avec le moins de fatigue possible. Alors, quand on arrive dans une ville portée sur le programme des études, on se fait conduire directement chez un orfèvre chargé de viser la feuille de route du voyageur; là on

(Traduction et reproduction interdites.)

choisit une pièce d'argenterie quelconque sur laquelle on commande de graver son nom et la date de son passage, puis on s'en revient à son hôtel attendre que ce diplôme soit délivré, et, aussitôt qu'on l'a obtenu, on repart au plus vite pour recommencer le lendemain cinquante lieues plus loin.

Aux voyageurs de cette catégorie le pont du *Cosmopolitain* est propice : on s'y installe avec un roman au retour de chez l'orfèvre, et l'on y reste jusqu'à ce que la pièce choisie soit apportée; quand la lecture devient ennuyeuse, on siffle un air ou bien quand on est fatigué de siffler, ce qui est rare chez un Américain, on regarde à travers le feuillage des lauriers-roses, la vie de Venise qui tient dans le va-et-vient des gondoles et des bateaux-omnibus dont l'hélice soulève des vagues qui quelquefois mouillent les planches du pont. A la vérité, on part sans avoir vu le palais ducal et l'Académie; mais valent-ils une visite, alors surtout qu'on ne peut pas en emporter un morceau, comme on prend un clou aux portes de Tolède, ou un lambeau d'étoffe coupé au canif dans la chambre mortuaire de Goethe.

Quand ces voyageurs sont nombreux au *Cosmopolitain*, ce qui arrive à certaines époques, les places sont rares sur le pont, et avant de quitter celles qu'on a occupées toute la journée, on a soin de les marquer au moment de passer dans la salle à manger, de façon à avoir la chance de les retrouver en sortant de table. Aussi ces jours-là, les autres voyageurs qui ne sont rentrés de leurs courses que pour diner, en sont-ils réduits à chercher une chaise au hasard, et à s'installer sur le perron ou dans le hall.

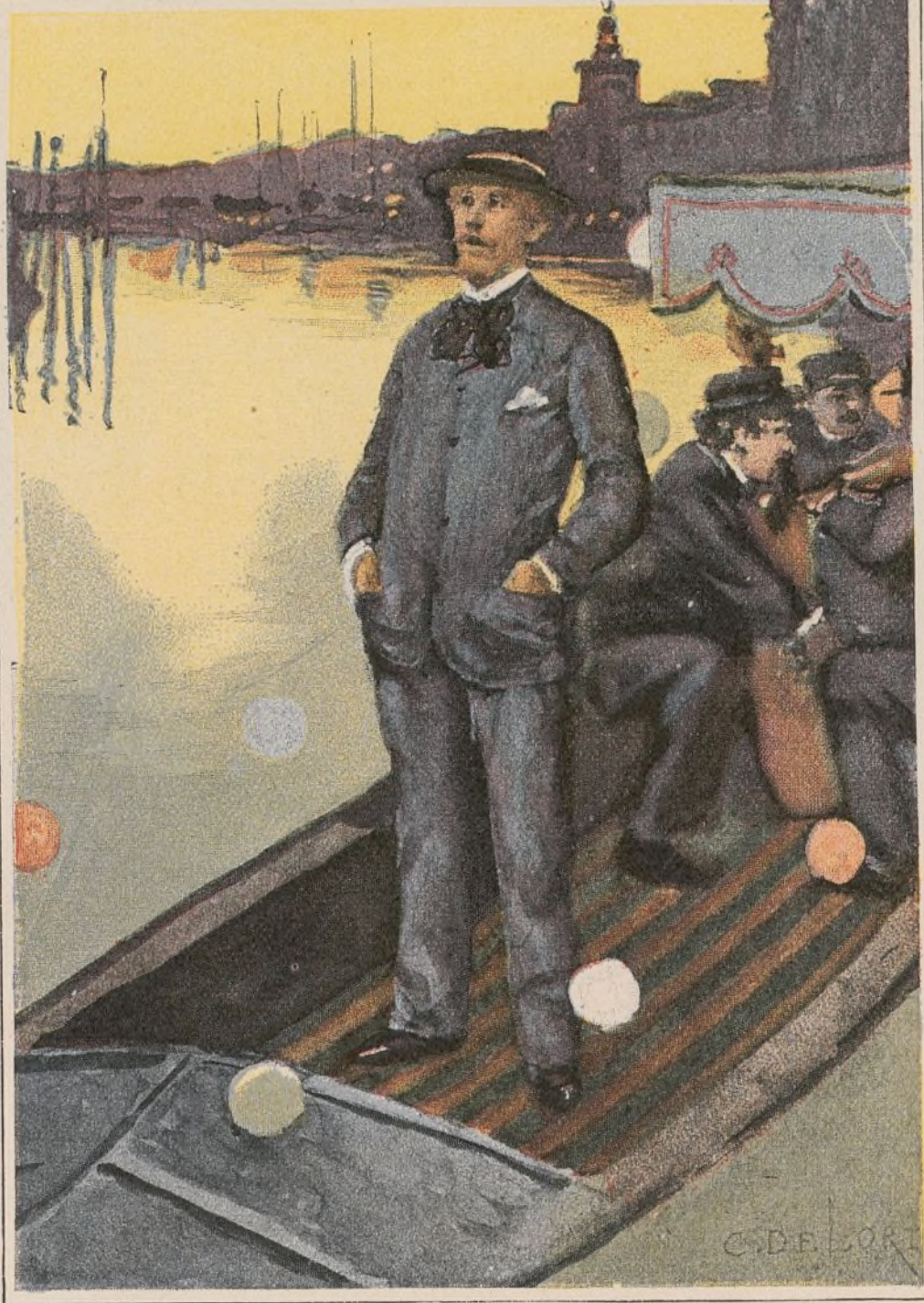
Si l'on vient à Venise avec l'idée d'y voir quelque chose, l'heure est intéressante, car nulle part en Italie le ciel n'est plus joyeux, plus varié qu'à ce moment où il est rare que le soleil couchant ne tire pas un feu d'artifice assez splendide pour émouvoir l'œil le moins sensible aux transformations féeriques de la lumière.

Si cependant on reste indifférent à ce spectacle qui, se répétant jour après jour, a créé les coloristes vénitiens, elle en offre un autre amusant pour les esprits les moins ouverts : celui de l'arrivée des voyageurs du train express qui, après les secousses et le tapage du chemin de fer, débarquent, étonnés de leur promenade silencieuse sur l'eau, qu'a coupé seulement le cri



sec des gondoliers au brusque tournant des canaux : *già è, premè, stali.*

C'est qu'en effet il en est de Venise comme de Rome, on n'y arrive pas maître de soi, mais au contraire sous une impression en quelque sorte hypnotisante qui, chez le plus grand nombre, produit des effets bizarres, — depuis le recueillement germanique qui ne met pas les gondoliers à l'abri de querelles d'Allemands, n'ayant d'autre but que de gratter quelques soldi, — jusqu'à la furia



francese qui s'exalte en des crises épileptiformes, avec des exclamations, des cris, des chants : « Ah ! que Venise est belle. » — « Ah ! chéri nous resterons ici un mois, n'est-ce pas ! »

Et parfaitement calme au milieu de ce brouhaha qui se répète tous les soirs, le portier, plein d'une affabilité à laquelle sa belle redingote à boutons d'or donne un air officiel, tend le poing aux dames pour qu'elles débarquent sans crainte sur son perron, et fait le juge de paix entre les voyageurs qui réclament contre les exagérations de prix des gondoliers et entre ceux-ci qui attestent tous les saints du paradis qu'on les ruine ; tandis que le secrétaire, affairé, va de groupes en groupes, ayant surtout pour souci de colloquer aux *Cook's dindons*, dont il a flairé les tickets au fond des poches du veston boutonné, des appartements d'un prix supérieur à ceux auxquels ils ont droit, et qui les entraîneront dans le gouffre des suppléments.

\* \*

A l'extrémité du pont deux fauteuils en bambou étaient vides mais un valet et une femme de chambre les gardaient, debout, appuyés au dossier, sans se permettre de s'asseoir. Si quelqu'un s'approchait, le domestique, avant qu'on lui adressât la parole, lançait avec un fort accent américain un « Reserved, seats » si raide que personne n'insistait : évidemment ce valet rogue ne voulait pas qu'on se méprit sur l'importance des maîtres qu'il représentait. Et cela donnait tout naturellement aux curieux l'envie de savoir quels étaient ces personnages de qualité.

Interrogés, le secrétaire et le portier se faisaient d'autant moins prier pour répondre que cette importance rejaillissait sur leur hôtel.

« Miss Mary Allister et sa tante Mrs. Bryce ; elles occupent tout le grand appartement du premier étage, celui qui est décoré de fresques de Tiepolo. En ce moment, elles dînent au restaurant. »

Si ces noms ne renseignaient pas les curieux ignorants, on ajoutait brièvement que Miss Allister n'était autre que la fille et l'unique héritière du célèbre John Allister de Chicago.

« Riche ? »

— Dites richissime.

— Jolie ?

— Très belle, très originale.

— Bellissime et originalissime alors ?

— Précisément. Elles sont arrivées hier soir. C'est pourquoi on leur réserve ces fauteuils, afin qu'elles assistent commodément au concert sur l'eau. Vous ne pouvez pas tarder à les voir paraître. »

En effet, bientôt sortit du restaurant une jeune femme de vingt-trois à vingt-quatre ans, qui, si elle n'était pas « bellissime », justifiait au moins le caractère d'originalité qu'on lui donnait : longue, mince, souple avec une tête brune qui eût été gracieuse si ses yeux noirs avaient exprimé un sentiment quelconque, mais ils restaient fixes, vides, sans regard, avec un air de fierté dédaigneuse ou d'indifférence comme si rien autour d'elle, gens et choses, ne méritait son attention. Cette indifférence se marquait aussi dans sa mise, car bien que sa robe en batiste rose sortit des mains d'un grand couturier, celle qui la portait s'habillait évidemment à la diable et vivait dans le mépris de la mode comme de la coquetterie.

Sa tante qui la suivait ne lui ressemblait en rien : boulotte, affable, heureuse de tout, souriant à tous, aussi correcte dans son élégante toilette de foulard à bouquets que sa nièce l'était peu.

Pour gagner leurs fauteuils, elles ne purent avancer que difficilement, mais à la façon dont on leur fit place, il était manifeste qu'elles inspiraient un sentiment de considération ou de condescendance, même chez leurs compatriotes qui ne sont guère habitués cependant à se gêner ou à se déranger pour personne.

L'or du couchant n'avait laissé au ciel qu'une lueur orangée qui s'éteignait d'instant en instant, tandis que le crépuscule montait le long des maisons comme s'il sortait des petits canaux latéraux pour tout submerger dans son ombre. Après un moment d'arrêt, le Grand-Canal reprenait sa vie, mais on ne voyait plus ni grosses barges, ni lourdes barques, naviguant à la perche, et les gondoles, qui dans le jour passaient hâtives, avaient maintenant l'allure de la promenade.

L'heure des affaires et des courses était finie, celle des plaisirs ou du repos commençait.

Déjà des lumières s'allumaient çà et là, et, d'un rio qui s'ouvre sur le côté de l'hôtel, où s'entassaient d'ordinaire les gondoles inoccupées, jaillissaient en longs rayons des lueurs multicolores qui tremblaient sur l'eau noire du Grand-Canal ; de là partaient aussi des accords de violons et de guitares.

« Je suppose que c'est le concert qui se prépare dans la coulisse, dit Mrs. Bryce, on allume les chandelles et l'on accorde les instruments. »

— Cela paraît vraisemblable, » répondit Miss Allister d'un ton nonchalant qui contrastait avec celui de sa tante, curieux et déjà impatient.

En effet, une barque plate, large et longue, recouverte d'une tente blanche autour de laquelle courait une guirlande de lanternes en papier rayé aux couleurs italiennes, sortit lentement du rio, conduite par deux barcaroli qui l'amènèrent au milieu du Grand-Canal qu'elle illumina de feux rouges, verts et blancs. Un orchestre, assis sous la tente, jouait une marche, qui instantanément ramassa toutes les gondoles accourues des hôtels voisins, et ce fut au milieu de leur escadrille, que, virant de bord, elle vint prendre place vis à vis le *Cosmopolitain*.

Alors trois solides gaillards en chemises rayées rouge et bleu, et en pantalons blancs, entonnèrent avec des éclats de rire rythmés, une chanson joyeuse dont ils disaient le refrain en chœur et les couplets en alternant.

« Charmant ! s'écria Mrs. Bryce en battant des mains, je ne saurais dire ce qui est le plus ravissant de ces jeux de lumière sur les eaux, ou de cette musique si débordante de gaieté. Oh ! l'heureux pays, les heureuses gens, où tout est la joie. Que la vie doit être bonne ici. »

Mais sa nièce, sans s'associer à cet enthousiasme, resta impassible, le regard perdu dans le vague comme si elle ne voyait rien, n'entendait rien.

Aux trois hommes succéda une femme qui, d'une voix vieillie, mais avec un sentiment musical qui révélait l'artiste, chanta la *Sérénade*, de Schubert.

Quant elle se tut, un jeune homme, qui jusque-là avait fait métier de barcarol, quitta sa rame, et debout à l'avant de la barque, chanta l'aubade du *Barbier* :

*Ecco ridente il cielo.*

Alors que ceux qui l'avaient précédé portaient des costumes de fantaisie, lui était habillé d'un complet bleu foncé et coiffé d'un chapeau de paille ; le tout plus que simple, presque misérable, mais que relevait un air d'indépendance et même de dignité que n'avaient point ses camarades. Avec cela la tournure d'un garçon solide, et le type blond vénitien, vigoureux, trapu, à forte encolure dont le Giorgion, le Titien et Paris, Bordone ont laissé de curieux modèles.

Au lieu de remplir son rôle en affectant la belle humeur et le brio, il chantait nonchalamment, les mains dans ses poches, d'une belle voix fraîche, qui semblait tout devoir à la nature et rien à la culture.

Cette voix ravit Mrs. Bryce :



« Comment trouvez-vous ce chanteur ? demanda-t-elle à sa nièce.

— Pataud.

— Vous dites ?

— Pataud.

Je demande comment vous le trouvez ?

— Rougeaud.

— Ce chanteur ?

— Ce chanteur ; pas beau.

— Oh ! »

Dans son indignation, Mrs. Bryce abandonna sa place et chercha à se rapprocher de la barque qui se trouvait en face de la principale entrée de l'hôtel.

Quand elle arriva dans le hall, le chanteur était remplacé par un baryton tonitruant, mais bientôt il reprit, faisant succéder au *Barbier*, un andante pathétique :

*Mira o Norma o tuoi ginocchi  
Questi cari pargoletti,  
Ah ! piete di lor di tocchi  
Se non hai di te piete...*

qu'il dit cette fois avec un sentiment passionné qui souleva les applaudissements, à l'hôtel et au loin sur les eaux, de gondole en gondole.

Alors Mrs. Bryce courut au portier :

« Portier, dites-moi je vous prie quelle était la chanson.

— Je vais m'en informer, Madame, répondit-il en portant respectueusement la main à sa casquette galonnée.

— Portier, dites-moi aussi, je vous prie, quel était le chanteur.

— Je vais le demander, Madame. »

Il s'éloigna avec une déférence empressée, mais furieux au fond du cœur de cette commission : ce n'était pas assez d'être assommé tous les soirs depuis dix ans par ces chanteurs, il fallait encore qu'il allât maintenant demander comment ils s'appelaient et ce qu'ils chantaient.

Pendant qu'il était sur le perron et faisait signe à la barque

de s'approcher pour s'acquitter de sa commission, Miss Allister vint rejoindre sa tante.

« Je vais faire une promenade en mer, dit-elle, venez-vous avec moi ma tante ?

— Sans attendre la fin du concert ? »

A ce moment, le portier revint, et avec sa plus grande politesse, celle qu'il ne déployait que pour les voyageurs du premier étage il s'approcha de Mrs. Bryce :

« La chanson est l'andante de *Norma* ; le chanteur étant nouveau dans la troupe, on n'a pas pu me dire son nom.

— Comment cela ? puisqu'il est dans la barque on pouvait le lui demander à lui-même. »

Évidemment cela paraissait logique, aussi le portier s'embrouilla-t-il dans ses explications ; mais Miss Allister ne lui laissa pas le temps de s'en tirer :

« Appelez ma gondole, » commanda-t-elle.

Il alla au perron et cria d'une voix qui dominait la musique :

« Girolamo. »

Presqu'aussitôt un mouvement se produisit parmi les embarcations qui entouraient la barque des musiciens, et une gondole à deux gondoliers aborda le perron où se tenait la femme de chambre avec des fichus de laine.

« Me pardonnez-vous de vous priver de ce concert ? demanda Miss Allister, lorsque la gondole, vigoureusement enlevée, commença à descendre le Grand-Canal pour gagner la mer.

— Il vous ennuyait ?

— J'avoue que cette musique des rues, que ces chanteurs éreintés ou barbares, que cette cohue de gobeurs aux transports épileptiques qui se croient obligés de trouver tout admirable parce qu'ils sont dans cette Venise que les romans et les romances leur ont appris à aimer, n'avait rien pour me plaire. Pas si transportant que ça Venise, démodée, usée, banale, avec ses maisons croulantes aux murailles lépreuses qui sentent la mort, et ses canaux croupissants qui sentent la pourriture humaine, la vase et toutes les mauvaises odeurs !



— Oh ! Mary, Mary, est-ce triste ! Vous connaissez tout, et tout vous ennue. Je ne connais rien, et tout m'enchant. La jeune est vieille, la vieille est jeune. Il est peut-être ridicule qu'il en soit ainsi pour moi ; mais il est plus malheureux certainement qu'il en soit ainsi pour vous. C'est vraiment à se demander si pour apprécier la vie, il ne faut pas l'avoir commencée dans les dures privations et le travail difficile. Ce n'est pas derrière mon comptoir que j'aurais pu me blaser sur les plaisirs des yeux ou de l'esprit, et tout au plus pouvais-je en rêver. Maintenant que j'en

jouis, ils me ravissent : cette musique de *Norma* qui vous paraît banale...

— Démodée simplement.

— ...Me transporte, moi, parce qu'elle me remue le cœur. Quels sentiments traduit-elle ? je n'en sais rien puisque je ne connais pas cet opéra ; mais cela m'est égal ; ils sont humains, je le sens, ils sont pathétiques, cela me suffit ; c'est ainsi qu'on me prend, sans que je songe que je ne dois pas me laisser émouvoir par cette musique parce qu'elle n'est plus à la mode. Et ce chanteur



dont la voix est si pure, si suave, vous ne direz pas qu'il est démodé ?

— Je dirai qu'il ne chante pas, voilà tout. »

Quoiqu'elle allât contre la marée montante, leur gondole avait marché vite sous les coups de rames bien rythmés de leurs gondoliers, et après avoir doublé la pointe de l'île de Saint-Georges elle était entrée dans le canal Orfano, filant vite entre les pilotis cerclés en bottes comme de grosses asperges, qui balisent le chenal. Au loin et tout autour d'elles, les petites îles ressemblaient à de grands navires qui, surpris par le soir tombant, auraient mouillé là en attendant que le matin leur permit d'entrer à Venise qu'on n'apercevait plus que confusément dans les profondeurs transparentes de la nuit bleue, en une large tache sombre d'où n'émergeait que la façade du Campanile et que rayaient raz l'eau une ligne brisée de lumières rouges. La mer calme n'avait pas une vague et son miroir noir reflétait le scintillement des étoiles si nombreuses, qu'il semblait que ce soir-là la voie lactée s'était élargie jusqu'à l'infini.

Dans l'air tranquille passait de temps en temps une petite brise qui apportait de terre des parfums subtils de lavande, puis, quand elle se calmait, l'odeur de la saline reprenait aussitôt amère et vivifiante.

« Ne ramez plus, » commanda Miss Allister.

Aussitôt les gondoliers s'assirent l'un à l'avant, l'autre à l'arrière et la gondole s'arrêta. Pas un mouvement si ce n'est le bercement presque insensible de la houle profonde, pas un bruit, et cependant dans le silence, l'immobilité et la nuit, on sentait une mystérieuse intensité de vie.

« Maintenant, dit Miss Allister, je regrette moins de vous avoir arrachée au concert.

— N'est-ce pas que c'est beau !

— Il est vrai que c'est réconciliant.

— Ce qui parle à l'âme est toujours réconciliant.

— Puisque la lagune vous plaît, j'ai une proposition à vous faire ; demain, je louerai la barque à musique, elle viendra ici à cette même heure, et les musiciens joueront, chanteront pour vous ; vous en jouirez toute seule.

— Oh ! Mary, que les inspirations de votre cœur sont touchantes ; n'écoutez qu'elles. »

Le programme du lendemain comprenait une visite à l'Académie, car Miss Allister voulait commencer ses promenades par ce musée qui offre une admirable étude préparatoire pour comprendre Venise ; mais elles n'étaient pas arrivées depuis une heure qu'elles virent les salles se vider, et comme elles continuaient à aller de l'avant sans s'inquiéter autrement de ces départs qu'elles ne pensaient même pas à s'expliquer, un gardien qui, depuis un certain temps, tournait autour d'elles, les avertit qu'on allait fermer.

« Comment fermer ! pourquoi ? »

Parce que c'était ce jour-là une fête comme il y en a tant de reconnues en Italie, que les étrangers ne connaissent pas, mais dont tout bon Italien profite pour se reposer un peu plus.

Elles se retrouvèrent donc sur la petite place S. Maria delle Carità, désappointées, désorientées, ne sachant que faire, ni où aller puisqu'elles n'avaient rien prévu pour le reste de leur journée ; et comme il s'était élevé un vent qui sur cette place soufflait en un courant d'air glacial, elles n'avaient pas le temps de délibérer.

« N'y a-t-il rien à visiter dans le voisinage ? » demanda Miss Allister en montant dans sa gondole qu'un pauvre diable déguenillé retenait à quai au moyen d'un petit croc.

Il n'est pas rare qu'un gondolier soit un bon guide, Girolamo valait précisément le plus autorisé des ciceroni, et bien qu'il ne

fût jamais sorti de Venise que pour aller à Mestre ou à Chioggia, il parlait suffisamment le français — « Ze l'ai appris en conduisant les familles », disait-il avec son doux accent vénitien, — pour continuer une conversation de quelques instants qui roulait sur les monuments et les curiosités de sa ville.

« Ma certainement, » dit-il.

Et il énuméra tout ce qu'il y avait à visiter dans un certain rayon ; plusieurs de ces curiosités étant notées par Miss Allister pour les jours suivants, dans un ordre déterminé, elle les écarta.

« Est-ce que cette église de San Zuano dell' Orto, dont vous parlez, mérite une visite ? demanda-t-elle.

— N'en doutez pas ; principalement le tombeau d'Ottone Caorlo. Z'ai entendou des étranzeres dire qu'il n'était pas plous bel que celui d'Andrea Vendramin qu'on voit à S. Zani-polo, ma qu'il était bel aussi.

— Allons à S. Zuano dell' Orto. »

La course ne fut pas longue ; la gondole prit le rio de S. Barnaba, puis un autre canal étroit et s'arrêta devant une petite place herbue, plantée de deux cyprès qui avaient dû autrefois faire partie d'un jardin et constituaient aujourd'hui tout ce qu'il en restait. Sur cette place se dressait dans le style gothique vénitien, un portail en briques rouges qui, comme tant d'autres en Italie, n'avait jamais reçu le revêtement en marbre pour lequel il avait été construit.

Des gamins en troupe se précipitèrent au-devant des deux étrangères ; et il y eut bataille entre eux pour savoir qui aurait l'honneur et le profit de tirer la sonnette du custode.

Le tombeau d'Ottone Caorlo qui faisait à peu près la seule curiosité de cette église, était-il « aussi bel », comme disait Girolamo, que celui d'Andrea Vendramin, ce fut ce que Miss Allister, qui ne connaissait pas ce dernier, ne put pas décider, mais il la frappa par la pompe et la noblesse de son architecture autant que par la franchise et la vigueur d'expression des figures dont il était décoré.

Comme elles allaient sortir, la visite de l'église terminée, le sacristain, qui les conduisait, prit un air obséquieux et discret.

« Si ces dames veulent voir un très beau Titien, nous en avons un dans la sacristie.

— Voyons.

— Il est à vendre. »

Le premier mouvement de Miss Allister fut de refuser et de se sauver au plus vite aussi loin que possible de ce Titien à vendre.

Depuis que la mort de sa mère et de son père l'avait mise en possession d'une fortune considérable, connue de tous, et qui figurait à la cote des grosses fortunes américaines, elle vivait dans l'appréhension des gens qui voulaient lui vendre quelque chose, aussi bien que de ceux qui avaient des affaires miraculeusement productives à lui proposer. Mais comme certainement ce sacristain ne pouvait pas savoir qui elle était, elle voulut se donner le plaisir de voir comment il allait manœuvrer pour lui colloquer son faux Titien.

« Voyons, » dit-elle.

Sa tante qui avait été longtemps dans le commerce, crut devoir la tirer par la manche pour l'avertir d'être sur ses gardes, mais elle lui répondit par un sourire rassurant.

La sacristie dans laquelle elles entrèrent était une grande pièce éclairée par trois fenêtres grillées de grosses barres de fer, où une odeur d'encens et de moisissure vous prenait à la gorge. Des armoires en bois noirci par les ans régnaient tout autour des murs, et, sur leur tablette à hauteur d'homme étaient exposées une vingtaine de vieilles toiles de dimensions variées.

Celle qui se trouvait en meilleure place représentait debout et vu à mi-corps de profil à droite un homme de cinquante ans, grandeur nature, vêtu d'un costume noir garni de fourrures,





coiffé d'une toque bordée de plumes, la main sur la garde de son épée, portant au cou un médaillon suspendu à une grosse chaîne d'or. Le noir de l'étoffe et de la toque était d'autant plus intense que le visage du personnage était d'une carnation claire avec les yeux bleus, les cheveux et la barbe d'un blond ardent.

« Est-ce curieux ! s'écria Mrs Bryce.

— Qui est curieux ?

— La ressemblance qui existe entre ce personnage et le chanteur d'hier soir, celui de *Norma*.

— Vous trouvez ?

— Frappante.

— Ce portrait, dit le sacristain, représente Ottone Caorlo dont vous avez admiré le tombeau dans notre église. Il a été peint par le Titien dans la cinquante unième année d'âge du modèle, ainsi que le dit l'inscription que vous pouvez lire à gauche sur le pilastre en marbre qui porte en outre les armes des Caorlo :

ÆTATIS. SVÆ. ANN. LI.

— Et la signature ? demanda Miss Allister.

— Comme un grand nombre de tableaux de Tiziano Vecellio, il n'y en a pas. Et c'est là précisément ce qui prouve l'authenticité de celui-ci. Rien n'eût été plus facile que d'en ajouter une, si elle avait été nécessaire. Mais jamais signature ne fut plus inutile que pour ce tableau que le Titien a signé dans chaque coup de pinceau. Voyez, Mesdames, je vous prie, et suivez-moi si vous le voulez bien... »

Il continua son boniment qui définissait la manière du Titien, aussi intelligemment qu'eût pu le faire un expert de profession, et cela intéressa Miss Allister qui, pour la première fois, rencontrait un sacristain instruit, ce qui n'est pas rare en Italie, dans les villes où passent les étrangers. Mais ce qui ne l'amusa pas moins, ce furent ses manières et sa prononciation : ces manières, celles d'un rat d'église, humble, onctueux et gras ; cette prononciation, celle d'un magister français qui fait sonner toutes les lettres des mots et même double ou triple certaines consonnes. Ainsi il disait : « facillle, ajouterrre, inouillle, voillliez ». Où diable avait-il appris ce français comique, d'autant plus drôle pour Miss Allister qu'elle-même le parlait sans accent.

« Et encore, poursuivit-il, il est une chose qui, mieux que la signature, prouve l'authenticité d'un tableau, c'est sa provenance. Celui-ci nous a été remis directement par la famille Caorlo, qui l'a conservé dans sa galerie depuis 1571, époque à laquelle il fut peint par le Titien, quand Ottone Caorlo revint triomphant de la bataille de Lepante, où il s'était distingué à la tête d'une division de la flotte vénitienne, à côté de Sébastiano Veniero, doge de Venise.

— Il y a encore des Caorlo ?

— Certainement, Madame, puisque c'en est un qui nous a confié ce portrait de son ancêtre pour le vendre.

— Pourquoi ne s'est-il pas adressé à un marchand de tableaux ?

— Pour plusieurs raisons. Ce portrait ne peut être nulle part mieux exposé que dans cette église dont les Caorlo ont été les fondateurs ; et nous ne sommes pas les premiers à vendre des tableaux ; quand vous irez à S. Cristoforo Martire, vous y verrez, avec beaucoup d'autres toiles exposées dans la sacristie, le portrait d'un Contarini du Titien qui, sous aucun rapport, ne vaut le nôtre. Enfin, un marchand de tableaux prendrait une grosse commission, ce qui doit être évité. N'est-ce pas un malheur pitoyable qu'une si puissante et si riche famille soit aujourd'hui ruinée, et que de cette grande fortune il ne lui reste que cette peinture. Au x<sup>e</sup> siècle, Marco Caorlo est doge. Au xii<sup>e</sup> siècle, un autre Caorlo est doge encore. Après la quatrième croisade, Bertuccio Caorlo fonde un duché en Candie, que ses descendants gouvernent pendant deux siècles. Celui-là, Ottone, commande à Lepante. Et la liste est longue de ceux qui furent Procurateurs de Saint-Marc, Provéditeurs, Podesiats, tous dans les plus hautes places de la République, si bien

que la famille marche à la tête des patriciens de Venise, l'égale des Contarini, des Cornaro, des Moncenigo, des Morosini, des Grimani.

— Le palais Caorlo occupé maintenant par l'hôtel *Cosmopolitain*, appartenait à cette maison ? demanda Mrs Bryce.

— Celui-là est le petit palais ; le grand qu'on appelle le Palazzo Caorlo della cà d'Oro, est sur le Grand Canal occupé aujourd'hui par la fabrique de verrerie de Zelotti. C'est là que se trouvait ce portrait d'où il a été apporté directement ici. Et c'est là qu'habite encore, bien que le palais ne lui appartienne plus, le propriétaire de ce portrait.

— Il est jeune ? demanda Mrs Bryce.

— Il a dépassé la soixantaine. »

Tout en écoutant, Miss Allister examinait le tableau : s'il n'était pas un Titien, au moins semblait-il être en tous cas, une œuvre originale et la reproduction fidèle d'un rude soldat : avec sa forte encolure, son visage bronzé par le soleil et la mer, ses mains musclées, son air dur, sa bouche farouche qui gardait le cri des combats, il revivait sur la toile les temps héroïques qu'il avait traversés.

« Combien veut-on le vendre ? demanda Miss Allister.

— Trente mille francs.

Elle ne répondit rien.

— Les dimensions sont : en hauteur, un mètre neuf centimètres, en largeur, quatre-vingt-neuf centimètres ; le cadre...

Elle lui coupa la parole :

— Il suffit, je reviendrai. »

Évidemment, ce bavard avait encore beaucoup de choses à



dire, et certainement « que si l'on ne se décidait pas tout de suite, plus tard il serait trop tard », mais elle se dirigea vers la porte sans l'écouter.

\*\*\*

« Quelle distance, d'ici au palazzo Caorlo cà d'Oro ? demanda-



t-elle, en remontant dans sa gondole entourée de gamins qui tendaient la main.

— Moins de cinq minutes.

— Allez. »

Entre de hauts murs verdés, ils prirent un rio tortueux que le soleil n'éclairait que de loin en loin en nappes de lumière violente et où des peintres, leur gondole à l'ombre, faisaient des études, tandis que le gondolier dormait à l'avant, couché sur le



ventre ; le trajet dura moins de cinq minutes, comme l'avait dit Girolamo.

En débouchant dans le Grand Canal, il étendit le bras :

« Le palazzo Caorlo. »

Croulant, délabré, il datait du xiv<sup>e</sup> siècle, et dans sa façade où le gothique se mêlait aux formes arabes, de jolies fenêtres ogivales très rapprochées les unes des autres et couronnées de trèfles jaillissaient de la loggia du premier étage jusqu'au toit, avec des balcons ornés de fleurons et de rosaces. Autrefois, cette façade avait été décorée d'arabesques dorées, d'où le nom « Casa d'Oro », mais ternies sous la patine des ans, elles s'effaçaient maintenant dans l'éblouissement de deux grandes enseignes toutes neuves, en mosaïque de verre ; l'une au-dessus de la loggia : *Verreries vénitiennes* ; et l'autre à côté de la porte du rez-de-chaussée : *Entrée de la fournaise*. Dans ce rez-de-chaussée, cette ouverture était unique, ce qui, tout aussi bien que les détails caractéristiques de l'architecture, donnait la date de la construction du palais, en la faisant remonter au xiv<sup>e</sup> siècle où dans Venise, qui n'a pas maintenant un cheval, les patriciens se servaient de mules plutôt que de gondoles, et sortaient de chez eux par les derrières de leurs palais, dont les ouvertures donnaient sur les étroites ruelles qu'on appelle des *calli*. De chaque côté de cette porte de nombreux *pali* peints aux couleurs des Caorlo, or et noir, avaient été nouvellement battus dans le canal, pour l'amarrage des gondoles qui amenaient les curieux à la verrerie.

Avant d'arriver à la fournaise, elles durent suivre un itinéraire savamment tracé de façon à faire passer par les salles d'exposition où le commis qui les conduisait épuisa son anglais et son français pour les décider à acheter des lustres de Venise, des mosaïques, des verreries, des statues en bois sculpté et toutes sortes d'ouvrages en ferronnerie.

A la fin cependant il fallut bien se décider à les laisser redescendre au rez-de-chaussée, où, appliqué contre le palais, et pris sur un jardin intérieur, se trouvait un hangar enfumé, séparé de ce jardin par de larges baies vitrées. Une fournaise en occupait le centre, et du verre en fusion s'échappaient des lueurs fulgu-

rantes ; une douzaine d'ouvriers étaient au travail, les uns soufflant le verre avec de longues sarbacanes, les autres le façonnant et lui donnant ces formes variées, fines, élégantes qui sont le triomphe de la verrerie de Venise.

Tout en suivant ce travail, Miss Allister ne se laissait pas distraire de l'idée qui l'avait amenée dans ce palais.

« Est-il vrai, demanda-t-elle au commis qui leur donnait des explications, que le dernier propriétaire de ce palais l'habite encore ? »

Le commis eut un sourire dédaigneux :

— Dire qu'il l'habite ne serait pas très exact car c'est notre maison qui le loue et l'occupe, mais les créanciers auxquels il appartient lui ont par charité laissé sous les toits, la jouissance de quelques chambres, maintenant entièrement démeublées où il loge tant bien que mal.

— De quoi vit-il ?

— Ah ! voilà ! De rien probablement. Il ne sort jamais faute de vêtements, et ne descend de son grenier que pour faire, l'après-midi, une promenade dans le jardin ; les prisonniers des Plombs avaient à peu près autant de liberté que lui.

— Ce palais a eu une galerie de tableaux, il me semble.

— L'une des plus riches de Venise, comme l'était sa collection de curiosités, d'armes, de meubles anciens. Mais tout cela a été vendu pièce à pièce. Il restait encore quelques tableaux, ils ont filé comme le reste : Monte-Carlo en a dévoré le produit. »

Ces renseignements confirmaient l'histoire du sacristain, mais ils ne prouvaient pas cependant que le tableau exposé dans la sacristie de San Zuano était sorti de ce palais ; pourquoi ne serait-il pas une copie, la première aussi bien que la dixième d'un Titien authentique ?

Tout à coup le commis s'interrompit pour aller vivement au châssis du jardin.

« Si ces dames veulent bien s'approcher, dit-il, il est là. »

— Le dernier des Caorlo ?

— Il n'est peut-être pas le dernier, car il a eu un fils qui a disparu. »

Un homme de forte carrure se promenait dans le jardin, les mains derrière le dos ; ses pieds nus étaient chaussés de savates ; son pantalon sans bretelles avait le bas des jambes déchiqueté, comme son veston de couleur indéfinissable le bout des bras ; pas de cravate au cou ; pas de chapeau sur la tête, ce qui laissait voir une chevelure rude dont quelques mèches grisonnantes se mêlaient à une épaisse barbe rousse.

« Comme il ressemble au portrait du Titien, dit Mrs Bryce ; mais ce qui n'est pas moins curieux, c'est qu'il ressemble aussi au chanteur. »

— Ce que vous appelez ressemblance, ma tante, est la réunion de quelques traits chez les uns et les autres, qui caractérisent un certain type vénitien.

— Cela se peut pour le chanteur ; mais pour le Caorlo, il n'y a rien que de naturel à ce qu'il ressemble à l'un de ses ancêtres. »

..

Pendant le diner, à plusieurs reprises, Miss Allister parla du portrait du Titien, tandis que Mrs Bryce dont l'âme était plus sensible au roman qu'à la peinture, surtout celle de portraits, répondait par des histoires romanesques qu'elle inventait pour s'expliquer la ruine de ce descendant de doges, dont la misère l'apitoyait.

« Est-ce que vous pensez acheter ce portrait ? demanda-t-elle. »

— Si j'obtenais la certitude qu'il est du Titien, je serais bien aise de l'avoir.

— Comment obtenir cette certitude ?

— Nous chercherons, car je ne le prendrai qu'avec une authenticité indiscutable. Sans doute, c'est une œuvre qui a tout pour plaire, mais cela ne suffit pas : on n'achète pas un tableau seulement pour soi, on l'achète aussi pour les autres, le monde, l'opinion publique, à qui il ne faut pas fournir par un choix maladroît des sujets de critique et de raillerie. Il en est jusqu'à un certain point de ce choix comme de celui d'un mari pour une fille de ma condition : que j'en accepte un parce que je crois qu'il possède une naissance et une noblesse dont l'authenticité s'impose à tous, me semble-t-il, et que mariée on reconnaisse qu'il n'a ni l'une ni l'autre, ne me voilà-t-il pas un sujet de risée pour le monde entier ?

— Quand ferez-vous choix de ce mari, chère enfant ?

— Quand j'aurai trouvé celui qui remplira les conditions que je veux. »

Comme il n'était pas dans les intentions de Miss Allister de marchander le portrait d'Ottone Caorlo, elle ne craignit pas de retourner le lendemain à S. Zuano, au risque de laisser voir qu'il l'intéressait.

Mais cette nouvelle visite ne pouvait, pas plus que la première, lui révéler des preuves certaines affirmant qu'il était l'œuvre du Titien.

Pour faire cette preuve il fallait, en dehors de l'enquête sur



la continuité de possession par les Caorlo, des connaissances spéciales qui lui manquaient ; elle télégraphia donc à son banquier, à Paris, de lui envoyer un bon expert en tableaux anciens, en qui elle put avoir toute confiance, et elle attendit.

Deux jours après, un matin, on lui annonça qu'un jeune homme demandait à être introduit auprès d'elle, pour l'entretenir du portrait de S. Zuano, et elle eut la surprise de reconnaître dans ce jeune homme le ténor de la barque des musiciens.

« Je pense que je puis m'exprimer en français, dit-il après avoir salué sans embarras, avec la simplicité et l'aisance d'un homme qui aurait été élevé.

— Si vous voulez. »

Alors il expliqua le but de sa visite qui était de fournir tous les renseignements qu'on pouvait désirer, sur l'authenticité du Titien en vente dans la sacristie de S. Zuano.

« Comment avez-vous su que ce portrait m'avait intéressé ?...

— Par le custode.

— Et comment le custode a-t-il su qui j'étais ?

— Par votre gondolier.

— Vous vous occupez du commerce des tableaux ?

— Non Mademoiselle, mais comme je parle le français... à peu près, on m'a chargé de me mettre à votre disposition pour répondre sur tous les points qu'il vous conviendrait d'examiner et d'éclaircir.

— Vous connaissez l'histoire de la famille Caorlo ?

— Je la connais.

— Depuis Marco Caorlo ?

— Depuis Marco Caorlo si vous le désirez ; mais surtout depuis le moment où le Titien, cinq ans avant de mourir, peignit ce tableau en même temps que sa *Bataille de Lepante*, qu'on voit au musée de Madrid. Ce portrait qui prit place cette même année dans les galeries du palais Caorlo, n'en est sorti que pour entrer dans la sacristie de S. Zuano.

— Je vous écoute. Dites d'abord ce que vous savez sur Ottone Caorlo lui-même ; comment il fit faire son portrait ; et comment depuis cette époque ce portrait est resté dans les mains de ses descendants. Ne craignez pas d'entrer dans des détails ; tous ceux qui auront pour sujet la vie d'une famille patricienne, depuis 1571 jusqu'à mes jours, seront intéressants pour moi. Veuillez vous asseoir, je puis vous donner tout le temps que vous voudrez. »

Il fit le récit qu'elle demandait, en s'aidant de quelques livres et de catalogues qu'il avait apportés, et elle ne put pas ne pas être frappée de la sûreté avec laquelle il s'exprimait dans une langue qui n'était pas la sienne, aussi bien que de la clarté de ses explications : tout ce qu'il disait, que cela se rapportât à l'histoire de Venise ou à l'art, semblait lui être familier. Et ce n'était qu'un pauvre diable de chanteur, qui même ne savait pas chanter. Comme ces Italiens sont extraordinaires pour tout comprendre et tout traduire en charmeurs.

« Voulez-vous me laisser ces livres et ces catalogues, dit-elle, lorsqu'il fut arrivé au bout de son récit. Je les examinerai. De plus, je dois vous dire que je fais venir un expert de Paris ; ce ne sera qu'après qu'il m'aura donné son avis que je me déciderai. Si d'ici là j'ai besoin de nouvelles explications, je vous ferai appeler par le custode. »

L'expert arriva huit jours après, et, accompagnée par lui, elle retourna à S. Zuano.

Aussi bien que le chanteur, l'expert connaissait l'histoire de la galerie Caorlo ; et savait à peu près où avaient passé les tableaux et les curiosités vendus, dont le prix total dépassait trois millions, mais il n'avait jamais vu le portrait d'Ottone Caorlo, qui ne se

trouvait pas dans les appartements qu'on laissait autrefois visiter par les étrangers.

Quand il l'eut longuement examiné, palpé, retourné, il emmena Miss Allister loin du sacristain, et déclara que le portrait était du Titien, sans contestation possible, non une copie, mais l'original même. Pour lui, les preuves d'authenticité étaient nombreuses. Il les énuméra en insistant sur le faire de cette œuvre, peinte tout de suite d'après nature, avec les couleurs elles-mêmes, sans avoir au préalable étudié les contours, ce qui était un procédé propre au Titien, ainsi que Vasari l'avait remarqué. Bien qu'exécutée quand le Titien avait déjà quatre-vingt-quatorze ans, cette œuvre pouvait être placée à côté du *François I<sup>er</sup>* du Louvre, et de l'*Arétin*, qui est au palais Pitti. Aussi le prix de trente mille francs qu'on demandait était-il très modéré.

« Dites trop modéré. Si j'achète ce tableau je n'en donnerai pas moins de cent mille francs : le prix dont je l'aurai payé consacrera sa valeur et fera son authenticité. »

Cependant, malgré cette parole, elle ne se décida pas encore. Plusieurs fois elle fit revenir le chanteur avec qui elle eut de longs entretiens, mêlés de discussions sur les documents qu'il lui apportait, si bien que son séjour à Venise, qui devait n'être que de dix ou douze jours, dépassa un mois.

En sa qualité d'Américaine, elle n'était pas toujours accompagnée de sa tante. Tantôt elle sortait seule. Mrs Bryce sortait de son côté régulièrement pour aller distribuer du maïs aux pigeons de la place Saint-Marc qui, s'étant tout de suite habitués à elle, se perchaient sur ses épaules, sur sa tête, s'accrochaient à ses bras ; et toutes les fois que l'occasion s'en présentait pour assister à un office religieux, n'importe où, là où elle entendait de la musique.

Tantôt aussi, Miss Allister restait seule à l'hôtel.

Un jour que Mrs Bryce rentrait plus tard qu'elle n'avait dit, elle aperçut en ouvrant la porte du salon, le chanteur qui tenait dans ses mains celles de Miss Allister et se tenait penché vers elle.

« *What! my niece in the arms of the singer!* » s'écria-t-elle.

Mais la nièce ne se troubla pas, et ce fut avec un sourire qu'elle répondit :

« Mon fiancé, Vitalo Caorlo, le descendant des Caorlo, que je vous présente, ma tante, en vous demandant votre agrément à notre mariage. »

Cependant il y eut un moment d'embarras, qui, malgré les efforts de Miss Allister, se prolongea chez Mrs Bryce et chez Vitale Caorlo jusqu'à ce que celui-ci se levât pour se retirer.

Alors Mrs Bryce, après quelques secondes d'hésitation, lui tendit la main qu'il serra respectueusement.

« Ma tante permettra que vous donniez à votre femme le premier baiser qu'elle ait reçu de vous, dit Miss Allister.

— Mais certainement, » répondit la tante.

Quand il fut sorti il y eut encore un moment de silence ; enfin Miss Allister prit la parole d'un ton enjoué :

« Ne trouvez-vous pas que le descendant de tant de doges, possède les qualités de naissance et de noblesse que je désirais dans un mari. Et ce mari ne vaudra-t-il pas dans notre pays le hobereau français ou le neveu du pape que tant de filles de notre connaissance poursuivent. Le palais Caorlo que je vais racheter sera notre pied à terre en Europe, et dans la salle des fêtes on y verra le portrait d'Ottone Caorlo qui aura fait notre mariage..... notre bonheur. »

HECTOR MALOT.

(Illustrations de Ch. Delort.)





# ENCHIQUE

Barcarolle

PAR G. SALVAYRE

Andantino.

mf Dim. pp

Rit. a Tempo.

Cresc. Dim. sfz p Cresc. Dim. Sempre

p Dim. pp Cresc.

8

Dim.

8

ppp

Ri te - nu - to.

GUTHRIE







# L'Enfant Perdu

CONTE DE NOËL

PAR FRANÇOIS COPPÉE

Ce matin-là, qui était la veille de Noël, deux événements d'importance eurent lieu simultanément. Le soleil se leva, — et M. Jean-Baptiste Godefroy aussi.

Sans doute, le soleil, — au cœur de l'hiver, après quinze jours de brume et de ciel gris, quand, par bonheur, le vent passe au nord-est et ramène le temps sec et clair, — le soleil, inondant tout à coup de lumière le Paris matinal, est un vieux camarade que chacun revoit avec plaisir. Il est d'ailleurs un personnage considérable. Jadis, il a été dieu ; il s'est appelé Osiris, Apollon, Louis XIV. Mais M. Jean-Baptiste Godefroy, financier richissime, directeur du Comptoir général de Crédit, administrateur de plusieurs grandes compagnies, député et membre du Conseil général de l'Eure, officier de la Légion d'honneur, etc., etc., n'était pas non plus un homme à dédaigner. Et puis l'opinion que le soleil peut avoir sur son propre compte n'est certainement pas plus flatteuse que celle que M. Jean-Baptiste Godefroy avait de lui-même. Nous sommes donc autorisés à dire que, le matin en question, vers huit heures moins le quart, le soleil et M. Jean-Baptiste Godefroy se levèrent.

Par exemple, le réveil de ces deux puissants seigneurs fut tout à fait différent. Le bon vieux soleil, lui, commença par faire une foule de choses charmantes. Comme le grésil, pendant la nuit, avait confit dans du sucre en poudre les platanes dépouillés du boulevard Malesherbes, — où est situé l'hôtel Godefroy, — ce magicien de soleil s'amusa d'abord à les transformer en gigantesques bouquets de corail rose ; et, tout en accomplissant ce délicieux tour de fantasmagorie, il répandit, avec la plus impartiale bienveillance, ses rayons sans chaleur, mais joyeux, sur tous les humbles passants que la nécessité de gagner leur vie forçait à être dehors de si bonne heure. Il eut le même sourire pour le petit employé en paletot trop mince se hâtant vers son bureau, pour la grisette frissonnant sous sa « confection » à bon marché, pour l'ouvrier portant la moitié d'un pain rond sous son bras, pour le conducteur de tramway faisant sonner son compteur, pour le marchand de marrons en train de griller sa première poêlée. Enfin ce brave homme de soleil fit plaisir à tout le monde. M. Jean-Baptiste Godefroy, au contraire, eut un réveil assez maussade. Il avait assisté, la veille, à un dîner encombré de truffes, depuis le relevé du potage jusqu'à la salade, et son estomac de quarante-sept ans éprouvait la brûlante morsure du pyrosis. Aussi, à la façon

dont M. Godefroy donna son premier coup de sonnette, Charles, le valet de chambre, dit à la fille de cuisine :

« Allons, bon !... Le « singe » est encore d'une humeur mas-sacrante, ce matin... Ma pauvre Gertrude nous allons avoir une sale journée. »

Puis, marchant sur la pointe du pied, les yeux modestement baissés, il entra dans la chambre à coucher, ouvrit les rideaux, alluma le feu et prépara tout ce qu'il fallait pour la toilette, avec les façons discrètes et les gestes respectueux d'un sacristain disposant les objets du culte sur l'autel, avant la messe de monsieur le Curé.

« Quel temps, ce matin ? demanda d'une voix brève M. Godefroy, en boutonnant son veston de molleton gris sur un abdomen un peu trop majestueux déjà.

— Très froid, monsieur, répondit Charles. Mais monsieur voit que le ciel s'est éclairci, et je crois que nous aurons une belle matinée. »

Tout en repassant son rasoir, M. Godefroy s'approcha de la fenêtre, écarta l'un des petits rideaux, vit le boulevard baigné de lumière et fit une légère grimace qui ressemblait à un sourire. Mon Dieu, oui ! On a beau être plein de morgue et de tenue, l'apparition de ce gueusard de soleil, en plein mois de décembre, donne une sensation si agréable qu'il n'y a guère moyen de la dissimuler. M. Godefroy daigna donc sourire. Si quelqu'un lui avait dit alors que cette satisfaction instinctive lui était commune avec l'apprenti typographe en bonnet de papier qui faisait une glissade sur le ruisseau gelé d'en face, M. Godefroy eût été profondément choqué. C'était ainsi pourtant ; et, pendant une minute, cet homme écrasé d'affaires, ce gros bonnet du monde politique et financier, fit cet enfantillage de regarder les passants et les voitures qui filaient joyeusement dans la brume dorée.

Mais, rassurez-vous, cela ne dura qu'une minute. Sourire à un rayon de soleil, c'est bon pour des gens inoccupés, pas sérieux ; c'est bon pour les femmes, les enfants, les poètes, la canaille. M. Godefroy avait d'autres chats à fouetter, et, précisément pour cette journée qui commençait, son programme était très chargé. De huit heures et demie à dix heures, il avait rendez-vous, dans son cabinet, avec un certain nombre de messieurs très agités, tous habillés et rasés comme lui dès l'aurore et comme lui sans fraîcheur d'âme, qui devaient venir lui parler de toutes sortes d'affaires, ayant toutes le même but : gagner de l'argent. Après déjeuner, — et il ne fallait pas s'attarder aux petits verres —



M. Godefroy était obligé de sauter dans son coupé et de courir à la Bourse, pour y échanger quelques paroles avec d'autres messieurs qui s'étaient aussi levés de bonne heure et qui n'avaient pas non plus de petite fleur bleue dans l'imagination ; et cela toujours pour le même motif : gagner de l'argent. De là, sans perdre un instant, M. Godefroy allait présider, devant une table



vaste, encombrée d'encriers syphoïdes, un nouveau groupe de compagnons dépourvus de tendresse et s'entretenir avec eux de divers moyens de gagner de l'argent. Après quoi, il devait paraître, comme député, dans trois ou quatre commissions et sous-commissions, toujours avec tables vertes et encriers syphoïdes, où il rejoindrait d'autres personnages peu sentimentaux, tous incapables aussi, je vous prie de le croire, de négliger la moindre occasion de gagner de l'argent, mais qui avaient pourtant la bonté de sacrifier quelques précieuses heures de leur après-midi pour assurer, par-dessus le marché, la gloire et le bonheur de la France.

Après s'être vivement rasé, en épargnant toutefois le collier de barbe poivre et sel qui lui donnait un air de famille avec les Auvergnats et les singes de la grande espèce, M. Godefroy revêtit un « complet » du matin, dont la coupe élégante et un peu jeune prouvait que ce veuf, cinglant vers la cinquantaine, n'avait pas absolument renoncé à plaire. Puis il descendit dans son cabinet, où commença le défilé des hommes peu tendres et sans rêverie, uniquement préoccupés d'augmenter leur bien-aimé capital. Ces messieurs parlèrent de plusieurs entreprises en projet, également considérables, notamment d'une nouvelle ligne de chemin de fer à lancer à travers un désert sauvage, d'une usine monstre à fonder aux environs de Paris, et d'une mine de n'importe quoi à exploiter dans je ne sais plus quelle république de l'Amérique du Sud. Bien entendu, on n'agita pas un seul instant la question de savoir si le futur railway aurait à transporter un grand nombre de voyageurs et une grande quantité de marchandises, si l'usine fabriquerait du sucre ou des bonnets de coton, si la mine produirait de l'or vierge ou du cuivre de deuxième qualité. Non ! Les

dialogues de M. Godefroy et de ses visiteurs matinaux roulèrent exclusivement sur le bénéfice plus ou moins gros à réaliser, dans les huit jours qui suivraient l'émission, en spéculant sur les actions de ces diverses affaires, actions très probablement destinées du reste, — et dans un bref délai — à n'avoir plus d'autre valeur que le poids du papier et le mérite de la vignette.

Ces conversations nourries de chiffres durèrent jusqu'à dix heures précises, et M. le Directeur du Comptoir général de Crédit, qui était honnête homme pourtant, autant qu'on peut l'être « dans les affaires », reconduisit jusque sur le palier, avec les plus grands égards, son dernier visiteur, vieux filou cousu d'or qui, par un hasard assez fréquent, jouissait de la considération générale, au lieu d'être logé à Poissy ou à Gaillon aux frais de l'État, pendant un laps de temps fixé par les tribunaux, et de s'y livrer à une besogne honorable et hygiénique telle que la confection des chaussons de lisière ou de la broserie à bon marché. Puis M. le Directeur consigna sa porte impitoyablement — il fallait être à la Bourse à onze heures — et passa dans la salle à manger.

Elle était somptueuse. On aurait pu constituer le trésor d'une cathédrale avec les massives argenteries qui encombraient bahuts et dressoirs. Néanmoins, malgré l'absorption d'une dose copieuse de bicarbonate de soude, le pyrosis de M. Godefroy était à peine calmé, et le financier ne s'était commandé qu'un déjeuner de dyspeptique. Au milieu de ce luxe de table, devant ce décor qui célébrait la bombance, et sous l'œil impassible d'un maître d'hôtel à deux cents louis de gages, — qui s'en faisait deux fois autant par la vertu de l'anse du panier, — M. Godefroy ne mangea donc, d'un air assez piteux, que deux œufs à la coque et la noix d'une côtelette ; et encore, l'un des œufs sentait la paille. L'homme plein d'or chipotait son dessert, lorsqu'une porte s'ouvrit, et soudain, gracieux et mignon, bien qu'un peu chétif dans son costume de velours bleu et trop pâlot sous son énorme feutre à plume blanche, le fils de M. le Directeur, le jeune Raoul, âgé de quatre ans, entra dans la salle à manger, conduit par son Allemande.

Cette apparition se produisait chaque jour, à onze heures moins le quart exactement, lorsque le coupé, attelé pour la Bourse, attendait devant le perron, et que l'alezan brûlé, vendu à M. Godefroy, par les soins de son cocher, mille francs de plus qu'il ne valait, grattait, d'un sabot impatient, le dallage de la cour. L'illustre brasseur d'argent s'occupait de son fils de dix heures quarante-cinq à onze heures. Non qu'il n'aimât pas son fils, grand Dieu ! Il l'adorait, à sa façon. Mais, que voulez-vous ? les affaires !...

A quarante-deux ans, plus que mûr et passablement fripé, il s'était cru très amoureux, par pur snobisme, de la fille d'un de ses camarades de cercle, le marquis de Neufontaine, vieux chat teint, joueur comme les cartes, qui, sans la compassion vaniteuse de M. Godefroy, eût été plus d'une fois affiché au club. Ce gentilhomme effondré, mais toujours très chic, et qui venait encore de « lancer » une casquette pour bains de mer, fut trop heureux de devenir le beau-père d'un homme qui paierait ses dettes et livra sans scrupule au banquier fatigué une ingénue de dix-sept ans, d'une beauté suave et frêle, sortant d'un couvent de province, et n'ayant pour dot que son trousseau de pensionnaire et qu'un trésor de préjugés aristocratiques et d'illusions romanesques. M. Godefroy, fils d'un avoué grippe-sou des Andelys, et resté « peuple » et même fort vulgaire malgré son fabuleux avancement dans la hiérarchie sociale, blessa tout de suite sa jeune femme dans toutes ses délicatesses ; et les choses allaient mal tourner, quand la pauvre enfant fut emportée, à sa première couche. Presque élogiaque lorsqu'il parlait de sa défunte épouse, avec laquelle il eût sans doute divorcé si elle avait vécu six mois de plus, M. Godefroy aimait son petit Raoul pour plusieurs raisons : d'abord à titre de fils unique, puis comme produit rare et distingué d'un Godefroy et d'une Neufontaine, enfin et surtout par le respect qu'inspirait à cet homme d'argent l'héritier d'une fortune de plusieurs millions. Le bébé fit donc ses premières dents sur un hochet d'or et fut élevé comme un dauphin. Seulement, son père, accablé de besogne, ne pouvait lui consacrer que quinze minutes par jour et l'abandonnait aux domestiques.

« Bonjour, Raoul.

— Bonzou, p'pa. »

Et M. le Directeur du Comptoir général de Crédit, ayant jeté sa serviette, installa sur sa cuisse gauche le jeune Raoul, prit dans sa grosse patte la petite main de l'enfant et la baisa plusieurs fois, oubliant, ma parole d'honneur ! la hausse de vingt-cinq centimes sur le trois pour cent, les tables couleur de pâturage et les encriers volumineux devant lesquels il devait traiter tout à l'heure de si grosses questions d'intérêt, et même son vote de l'après-midi pour ou contre le Ministère, selon qu'il obtiendrait ou non, en faveur de son bourg-pourri, une place de sous-préfet, deux de percepteur, trois de garde-champêtre, quatre bureaux de tabac, plus une pension pour le cousin issu de germain d'une victime du Deux-Décembre.

« P'pa, et le p'tit Noël... Y mettra-t'i tet' chose dans mon soulier ? » demanda tout à coup Raoul, dans son *sabir* enfantin.

Le père, après un : « Oui ! si tu as été sage », fort surprenant



chez ce député libre-penseur, prit note, dans le meilleur coin de sa mémoire, qu'il aurait à acheter des joujoux. Puis, s'adressant à la gouvernante :

« Vous êtes toujours contente de Raoul, mademoiselle Bertha ? »

L'Allemande, qui se faisait passer pour Autrichienne, cela va sans dire, mais qui était, en réalité, la fille d'un pasteur poméranien affligé de quatorze enfants, devint rouge comme une tomate sous ses cheveux blond-albino, comme si la question toute simple qu'on lui adressait eût été de la pire indécence, et, après avoir donné cette preuve de respect intimidé, répondit par un petit

rire imbécile, qui parut satisfaire pleinement la curiosité de M. Godefroy sur la conduite de son fils.

« Il fait beau aujourd'hui, reprit le financier, mais froid. Si vous menez Raoul au Parc Monceau, mademoiselle, vous aurez soin, n'est-ce pas ? de le bien couvrir. »

La « fraulein », par un second accès de rire idiot, ayant rassuré M. Godefroy sur ce point essentiel, il embrassa une dernière fois le bébé, se leva de table, — onze heures sonnaient au cartel, — et s'élança vers le vestibule, où Charles, le valet de chambre, lui enfila sa pelisse et referma sur lui la portière du



coupé. Après quoi, ce serviteur fidèle courut, immédiatement, au petit café de la rue de Miromesnil, où il avait rendez-vous avec le groom de la baronne d'en face, pour une partie de billard, en trente liés, avec défense de « queuter », bien entendu.

\* \* \*

Grâce au bai brun, — payé mille francs de trop, à la suite d'un déjeuner d'escargots offert par le maquignon au cocher de M. Godefroy, — grâce à cet animal d'un prix excessif, mais qui filait bien tout de même, M. le Directeur du Comptoir général de Crédit put accomplir, sans aucun retard, sa tournée d'affaires. Il parut à la Bourse, siégea devant plusieurs encrriers monumentaux, et même, vers cinq heures moins le quart, il rassura la France et l'Europe inquiètes des bruits de crise, en votant pour le Ministère; car il avait obtenu les faveurs sollicitées, y compris la pension pour celui de ses électeurs dont l'oncle à la mode de Bretagne avait été révoqué d'un emploi de surnuméraire non rétribué, à l'époque du Coup d'État.

Attendri, sans doute, par la satisfaction d'avoir contribué à cet acte de justice tardive, M. Godefroy se souvint alors de ce

que lui avait dit Raoul au sujet des présents du petit Noël, et jeta à son cocher l'adresse d'un grand marchand de jouets. Là, il acheta et fit transporter dans sa voiture un cheval fantastique en bois creux, monté sur roulettes, avec une manivelle dans chaque oreille; une boîte de soldats de plomb aussi semblables les uns aux autres que les grenadiers de ce régiment russe, du temps de Paul I<sup>er</sup>, qui tous avaient les cheveux noirs et le nez retroussé; vingt autres joujoux éclatants et magnifiques. Puis, en rentrant chez lui, doucement bercé sur les coussins de son coupé bien suspendu, l'homme riche, qui après tout, avait des entrailles de père, se mit à penser à son fils, avec orgueil.

L'enfant grandirait, recevrait l'éducation d'un prince, en serait un, parbleu! puisque, grâce aux conquêtes de 89, il n'y avait plus d'aristocratie que celle de l'argent et que Raoul aurait, un jour, vingt, vingt-cinq, qui sait? trente millions de capital. Si son père, petit provincial, fils d'un méchant noircisseur de papier timbré; son père, qui avait diné à vingt-deux sous, jadis, au Quartier Latin, et se rendait bien compte, chaque soir, en mettant sa cravate blanche, qu'il avait l'air d'un marié du samedi; si ce père, malgré sa tache originelle, avait pu accumuler une énorme



fortune, devenir fraction de roi sous la République parlementaire et obtenir en mariage une demoiselle dont un ancêtre était mort à Marignan, à quoi donc ne pouvait pas prétendre Raoul, dès l'enfance beau comme un gentilhomme, Raoul, au sang affiné par l'atavisme maternel, Raoul, de qui l'intelligence serait cultivée comme une fleur rare, Raoul, qui apprenait déjà les langues étrangères dès le berceau, Raoul, qui, l'an prochain, aurait le derrière sur une selle de poney, Raoul, qui serait un jour autorisé à joindre à son nom celui de sa mère et s'appellerait ainsi Godefroy de Neufontaine, Godefroy devenant le prénom, et quel prénom ! royal, moyenâgeux, sentant à plein nez la croisade ? O sottise, sottise ! Ainsi rêvait le parvenu gorgé d'or, dans sa voiture qu'encombraient tous ces joujoux achetés pour la Noël, — sans se rappeler, hélas ! que c'était, ce soir-là, la fête d'un très pauvre petit enfant, fils d'un couple vagabond, né dans une étable, où l'on avait logé ses parents par charité.

Mais le cocher a crié : « Port' siou plaît ! » On rentre à l'hôtel ; et, franchissant les degrés du perron, M. Godefroy se dit qu'il n'a que le temps de faire sa toilette du soir, lorsque, dans le vestibule, il voit tous ses domestiques, en cercle devant lui, l'air consterné, et, dans un coin, affalée sur une banquette, l'Allemande, qui pousse un cri en l'apercevant et cache aussitôt dans ses deux mains son visage bouffi de larmes. M. Godefroy a le pressentiment d'un malheur.

« Qu'est-ce que cela veut dire?... Qu'y-a-t-il?... »

Charles, le valet de chambre, — un drôle de la pire espèce, pourtant, — regarde son maître avec des yeux pleins de pitié, et, bégayant et troublé : « Monsieur Raoul !... »

— Mon fils ?...

— Perdu, monsieur !... Cette stupide Allemande !... Perdu depuis quatre heures de l'après-midi !... »

Le père recule de deux pas en chancelant, comme un soldat frappé d'une balle ; et l'Allemande se jette à ses pieds, hurlant d'une voix de folle : « Pardon !... Pardon ! » et les laquais parlent tous à la fois.

« Bertha n'était pas allée au Parc Monceau... C'est là-bas, sur les fortifications, qu'elle a laissé se perdre le petit... On a cherché partout M. le Directeur ; on est allé au Comptoir, à la Chambre ; il venait de partir... Figurez-vous que l'Allemande rejoignait tous les jours son amoureux, au delà du rempart, près de la porte d'Asnières... Quelle horreur !... Un quartier plein de bohémiens, de saltimbanques !... Qui sait si l'on n'a pas volé l'enfant ?... Ah ! le commissaire était déjà prévenu... Mais conçoit-on cela ? Cette sainte nitouche !... Des rendez-vous avec un amant, un homme de son pays !... Un espion prussien, pour sûr !... »

Son fils ! Perdu ! M. Godefroy entend l'orage de l'apoplexie gronder dans ses oreilles. Il bondit sur l'Allemande, l'empoigne par le bras, la secoue avec fureur.

« Où l'avez-vous perdu de vue, misérable ?... Dites la vérité, où je vous écrase !... Où ça ? Où ça ?... »

Mais la malheureuse fille ne sait que pleurer et crier grâce. Voyons, du calme !... Son fils ! son fils, à lui, perdu, volé ! Ce n'est pas possible ! On va le lui retrouver, le lui rendre tout de suite. Il peut jeter l'or à poignées, mettre toute la police en l'air. Ah ! pas un instant à perdre.

« Charles, qu'on ne dételle pas... Vous autres, gardez-moi cette coquine... Je vais à la Préfecture. »

Et M. Godefroy, le cœur battant à se rompre, les cheveux soulevés d'épouvante, s'élance de nouveau dans son coupé qui repart d'un trot enragé. Quelle ironie ! La voiture est pleine de jouets

étincelants, où chaque bec de gaz, chaque boutique illuminée allume au passage cent paillettes de feu. C'est aujourd'hui la fête des enfants, ne l'oublions pas, la fête du nouveau-né divin, que sont venus adorer les Mages et les Bergers conduits par une étoile.

« Mon Raoul ! mon fils ?... Où est mon fils ? » se répète le père crispé par l'angoisse et déchirant ses ongles au cuir des coussins. A quoi lui servent maintenant ses titres, ses honneurs, ses millions, à l'homme riche, au gros personnage ? Il n'a plus qu'une idée, fixée comme un clou de feu, là entre ses deux sourcils, dans son cerveau douloureux et brûlant : « Mon enfant, où est mon enfant ?... »

Voici la Préfecture de police. Mais il n'y a plus personne ; les bureaux sont désertés depuis longtemps.

« Je suis M. Godefroy, député de l'Eure... Mon fils est perdu dans Paris ; un enfant de quatre ans !... Je veux absolument voir M. le Préfet. »

Et un louis dans la main du concierge.

Le bonhomme, un vétéran à moustaches grises, le conduit aux appartements privés du Préfet, l'ai-

de à forcer les consignes. Enfin, M. Godefroy est introduit devant l'homme en qui repose à présent toute son espérance, — un beau fonctionnaire, en tenue de soirée, — il allait sortir, — l'air réservé, un peu prétentieux, le monocle à l'œil.

M. Godefroy, les jambes cassées par l'émotion, tombe dans un fauteuil, fond en larmes, et raconte son malheur, en phrases bredouillées, coupées de sanglots.

Le Préfet, — il est père de famille, lui aussi, — a le cœur tout remué ; mais, par profession, il dissimule son accès de sensibilité, se donne de l'importance.

« Et vous dites, Monsieur le député, que l'enfant a dû se perdre vers quatre heures ? »

— Oui, Monsieur le Préfet.

— A la nuit tombante... Diable !... Et il n'est pas avancé pour son âge ; il parle mal, ignore son adresse, ne sait pas prononcer son nom de famille ?

— Oui !... Hélas ! oui !...

— Du côté de la porte d'Asnières ?... Quartier suspect... Mais remettez-vous... Nous avons par là un commissaire de police très intelligent... Je vais téléphoner. »

L'infortuné père reste seul pendant cinq minutes. Quelle atroce migraine ! quels battements de cœur fous ! Puis, brusque-





ment, le Préfet reparait, le sourire aux lèvres, un contentement dans le regard. « Retrouvé! »

Oh! le cri de joie furieuse de M. Godefroy! Comme il se jette sur les mains du préfet, les serre à les broyer!

« Et il faut convenir, monsieur le député, que nous avons de la chance... Un petit blond, n'est-ce pas? un peu pâle?... Costume de velours bleu?... Chapeau de feutre à plume blanche?...

— Oui, parfaitement... c'est lui! C'est mon petit Raoul!

— Eh bien, il est chez un pauvre diable qui loge de ce côté-là, et qui est venu tout à l'heure faire sa déclaration au commissariat... Voici l'adresse par écrit : Pierron, rue des Cailloux, à Levallois-Perret. Avec une bonne voiture, vous pourrez revoir

votre fils avant une heure... Par exemple, — ajoute le fonctionnaire, — vous n'allez pas retrouver votre enfant dans un milieu bien aristocratique, dans « la haute », comme disent nos agents. L'homme qui l'a recueilli est tout simplement un marchand des quatre saisons... Mais qu'importe, n'est-ce pas?... »

Ah! oui, qu'importe! M. Godefroy remercie le Préfet avec effusion, descend l'escalier quatre à quatre, remonte en coupé, et, dans ce moment, je vous en réponds, si le marchand des quatre saisons était là, il lui sauterait au cou. Oui, M. Godefroy, directeur du Comptoir général de Crédit, député, officier de la Légion d'honneur, etc. etc., accolerait ce plébéien! Mais, dites-moi donc, est-ce que, par hasard, il y aurait autre chose, dans



ce richard, que la frénésie de l'or et des vanités? A partir de cette minute, il reconnaît seulement à quel point il aime son enfant. Fouette, cocher! Celui que tu emportes, dans son coupé, par cette froide nuit de Noël, ne songe plus à entasser pour son fils millions sur millions, à le faire éduquer comme un fils de France, à le lancer dans le monde; et pas de danger, désormais, qu'on le laisse aux mains des mercenaires! A l'avenir, M. Godefroy sera capable de négliger ses propres affaires et celles de la France, — qui ne s'en portera pas plus mal, — pour s'occuper un peu plus sérieusement de son petit Raoul. Il fera venir des Andelys la sœur de son père, la vieille tante restée à moitié paysanne, dont il avait la sottise de rougir. Elle scandalisera la valetaille par son accent normand et ses bonnets de linge. Mais elle veillera sur son petit neveu, la bonne femme. Fouette, fouette, cocher! Ce patron, toujours si pressé, que tu as conduit à tant de rendez-vous intéressés, à tant de réunions de gens cupides, est, ce soir, encore plus impatient d'arriver, et il a un autre souci que de gagner de l'argent. C'est la première fois de sa vie qu'il va embrasser son enfant pour de bon. Fouette donc, cocher! Plus vite! Plus vite!

Cependant, par la nuit froide et claire, le coupé rapide a de nouveau traversé Paris, dévoré l'interminable boulevard Malesherbes; et, le rempart franchi, après les maisons monumentales

et les élégants hôtels, tout de suite, voici la solitude sinistre, les ruelles sombres de la banlieue. On s'arrête, et M. Godefroy, à la clarté des lanternes éclatantes de sa voiture, voit une basse et sordide baraque de platras, un bouge. C'est bien le numéro, c'est là que loge ce Pierron. Aussitôt la porte s'ouvre, et un homme paraît, un grand gaillard, une tête bien française, à moustaches rousses. C'est un manchot, et la manche gauche de son tricot de laine est pliée en deux sous l'aisselle. Il regarde l'élégant coupé, le bourgeois en belle pelisse, et dit gaiement :

« Alors, Monsieur, c'est vous qui êtes le papa?... Ayez pas peur... Il n'est rien arrivé au gosse. »

Et, s'effaçant pour permettre au visiteur d'entrer, il ajoute, en mettant un doigt sur sa bouche : « Chut! il fait dodo. »

\* \*

Un bouge, en vérité! A la lueur d'une petite lampe à pétrole qui éclaire très mal et qui sent très mauvais, M. Godefroy distingue une commode à laquelle manque un tiroir, quelques chaises éclopées, une table ronde où flânent un litre à moitié vide, trois verres, du veau froid dans une assiette, — et sur le plâtre nu de la muraille, un chromo : l'Exposition de 1889 à vol d'oiseau, avec la tour Eiffel en bleu de perruquier.



Mais le manchot a pris la lampe, et, marchant sur la pointe du pied, éclaire un coin de la chambre, où, sur un lit assez propre, deux petits garçons sont profondément endormis. Dans le plus jeune des deux enfants, que l'autre enveloppe d'un bras protecteur et serre contre son épaule, M. Godefroy reconnaît son fils.

« Les deux mômes mouraient de sommeil, — dit Pierron, en essayant d'adoucir sa voix rude. — Comme je ne savais pas quand

que les voisines ont acheté des couronnes. Alors je me suis chargé du gosse. Oh! je n'ai pas eu grand mérite, et j'ai été bien vite récompensé. A sept ans, c'est déjà un petit homme, et il se rend utile. Le dimanche et le jeudi, et aussi les autres jours, après l'école, il est avec moi, tient les balances, m'aide à pousser ma charrette, ce qui ne m'est pas trop commode, avec mon aileron... Dire qu'autrefois j'étais un bon ajusteur, à dix francs par jour!...

Allez! Zidore est joliment débrouillard. C'est lui qui a ramassé le petit bourgeois.

— Comment? s'écrie M. Godefroy. C'est cet enfant?...

— Un petit homme, que je vous dis. Il sortait de la classe, quand il a rencontré l'autre qui allait tout droit devant lui, sur le trottoir, en pleurant comme une fontaine. Il lui a parlé comme à un copain, l'a consolé, rassuré du mieux qu'il a pu. Seulement on ne comprend pas bien ce qu'il raconte, votre bonhomme. Des mots d'anglais, des mots d'allemand; mais pas moyen de lui tirer son nom et son adresse... Zidore me l'a amené; je n'étais pas loin de là, à vendre mes salades. Alors les commères nous ont entourés, en coassant comme des grenouilles. « Faut le mener chez le commissaire ». Mais Zidore a protesté. « Ça fera peur au « môme, » qu'il disait. Car il est comme tous les Parisiens; il n'aime pas les sergots. Et puis votre gamin ne voulait plus le quitter. Ma foi, tant pis! j'ai raté ma vente, et je suis rentré ici avec les mioches. Ils ont mangé un morceau ensemble, comme une paire d'amis, et puis, au dodo!... Sont-ils gentils tout de même, hein? »

C'est étrange, ce qui se passe dans l'âme de M. Godefroy. Tout à l'heure, dans sa voiture, il se proposait bien, sans doute, de donner à celui qui avait recueilli son fils une belle récompense, une poignée de cet or si facilement gagné en présence des encriers syphoïdes. Mais on vient de lever devant l'homme riche un coin du rideau qui cache la vie des pauvres, si vaillants dans leur misère, si charitables entre eux. Le courage de cette fille-mère se tuant de travail pour son enfant, la générosité de cet infirme adoptant un orphelin, et surtout l'intelligente bonté de ce gamin de la rue, de ce petit homme secourable pour un plus petit, le recueillant, se faisant tout de suite son ami et son frère aîné, et lui épargnant, par un instinct délicat, le grossier contact de la police, tout cela émeut M. Godefroy et lui donne à réfléchir. Non, il ne se contentera pas d'ouvrir son portefeuille. Il veut faire mieux et plus pour Zidore et pour Pierron le manchot, assurer leur avenir, les suivre de sa bienveillance. Ah! si les peu sentimentaux personnages qui viennent constamment parler d'affaires à M. le directeur du Comptoir général de Crédit pouvaient lire en ce moment dans son esprit, ils seraient profondément étonnés; et, pourtant, M. le directeur vient de faire la meilleure affaire de sa vie: il vient de se découvrir un cœur de brave homme. Oui, Monsieur le directeur, vous comptiez offrir une gratification à ces pauvres gens, et voilà que ce sont eux qui vous font un magnifique cadeau,

celui d'un sentiment, et du plus doux, du plus noble de tous, la pitié. Car M. Godefroy songe, à présent, — et il s'en souviendra, — qu'il y a d'autres estropiés que Pierron, l'ancien ajusteur devenu marchand de verdure, d'autres orphelins que le petit Zidore. Bien plus, il se demande, avec une inquiétude profonde, si l'argent ne doit vraiment servir qu'à engendrer l'argent, et si l'on n'a pas mieux à faire, entre ses repas, que de vendre en hausse des valeurs achetées en baisse et d'obtenir des places pour ses électeurs.

Telle est sa rêverie devant le groupe des deux enfants qui dorment. Enfin il se détourne, regarde en face le marchand des quatre saisons; il est charmé par l'expression loyale de ce visage de guerrier gaulois, aux yeux clairs, aux moustaches ardentes.

« Mon ami, dit M. Godefroy, vous venez de me rendre, vous et votre fils adoptif, un de ces services!... Bientôt, vous aurez la preuve que je ne suis pas un ingrat... Mais, dès aujourd'hui... Je vois bien que vous n'êtes pas à l'aise et je veux vous laisser un premier souvenir... »

Mais de son unique main, le manchot arrête le bras de M. Godefroy, qui plonge déjà sous le revers de la redingote, du côté des bank-notes.

« Non, Monsieur, non! N'importe qui aurait agi comme nous... Je n'accepterai rien, soit dit sans vous offenser... On ne



on viendrait réclamer le petit aristo, je leur ai donné mon « pieu », et, dès qu'ils ont tapé de l'œil, j'ai été faire ma déclaration au commissaire... D'ordinaire, Zidore a son petit lit dans la soupenette; mais je me suis dit: Ils seront mieux là. Je veillerai, voilà tout. Je serai plus tôt levé demain pour aller aux Halles. »

Mais M. Godefroy écoute à peine. Dans un trouble tout nouveau pour lui, il considère les deux enfants endormis. Ils sont dans un méchant lit de fer, sur une couverture grise de caserne ou d'hôpital. Pourtant, quel groupe touchant et gracieux! Et comme Raoul, qui a gardé son joli costume de velours, et qui reste serré avec une confiance peureuse tout contre son camarade en blouse, semble faible et délicat! Le père, un instant privé de son fils, envie presque le teint brun et l'énergique visage du petit faubourien.

« C'est votre fils? demanda-t-il au manchot.

— Non, Monsieur, répond l'homme. Je suis garçon et je ne me marierai sans doute pas, rapport à mon accident... oh! bête comme tout! un camion qui m'a passé sur le bras... Mais voilà. Il y a deux ans, une voisine, une pauvre fille plantée là par un coquin avec un enfant sur les bras, est morte à la peine. Elle travaillait dans les couronnes de perles, pour les cimetières. On n'y gagne pas sa vie, à ce métier-là. Elle a élevé son petit jusqu'à l'âge de cinq ans, et puis, c'a été pour elle, à son tour,



roule pas sur l'or, c'est vrai, mais — excusez la fierté — on a été soldat, — j'ai ma médaille du Tonkin là, dans le tiroir, — et on ne veut manger que le pain qu'on gagne.

— Soit, reprend le financier. Mais, voyons, un brave homme comme vous, un ancien militaire... Vous me paraissez capable de mieux faire que de pousser une charrette à bras... On s'occupera de vous, soyez tranquille. »

Mais l'estropié se contente de répondre froidement, avec un sourire triste qui révèle bien des déceptions, tout un passé de découragement : « Enfin... si Monsieur veut bien songer à moi!... »

Quelle surprise pour les loups-cerviers de la Bourse et les intrigants du Palais-Bourbon, s'ils pouvaient savoir! Voilà que M. Godefroy est désolé, à présent, de la méfiance de ce pauvre diable. Attendez un peu! Il saura bien lui apprendre à ne pas douter de sa reconnaissance. Il y a de bonnes places de surveillants et de garçons de caisse, au Comptoir. Qu'est-ce que vous direz, Monsieur le sceptique, quand vous aurez un bel habit de drap gris-bleu, avec votre médaille du Tonkin à côté de la plaque d'argent? Et ce sera fait dès demain, n'ayez pas peur! Et c'est vous qui serez bien attrapé, ah! ah!...

« Et Zidore? s'écrie M. Godefroy avec plus de chaleur que s'il s'agissait de faire un bon coup sur les valeurs à turban. — Vous permettrez bien que je m'occupe un peu de Zidore?... »

— Ah! pour ça, oui! répond joyeusement Pierron. Souvent, quand je songe que le pauvre petit n'a que moi au monde, je me dis : « Quel dommage!... » Car il est plein de moyens... Les maîtres sont enchantés de lui, à l'école primaire. »

Mais Pierron s'interrompt brusquement, et, dans son regard de franchise, M. Godefroy lit encore, et très clairement, cette arrière-pensée : « C'est trop beau, tout ça... Le bourgeois nous oubliera, une fois le dos tourné. »

« ... Maintenant, dit le manchot, je crois que nous n'avons plus qu'à transporter votre gamin dans la voiture; car vous devez bien vous dire qu'il sera mieux chez vous qu'ici... Oh! vous n'avez qu'à le prendre dans vos bras; il ne se réveillera même pas... On dort si bien, à cet âge-là... Seulement il faudrait d'abord lui remettre ses souliers. »

Et, suivant le regard du marchand des quatre saisons, M. Godefroy aperçoit devant le foyer, où se meurt un petit feu de coke, deux paires de chaussures enfantines; les fines bottines de Raoul



et les souliers à clous de Zidore; et chacune des paires de chaussures contient un pantin de deux sous et un cornet de bonbons de chez l'épicier.

« Ne faites pas attention, Monsieur, murmure alors Pierron d'une voix presque honteuse. C'est Zidore, avant de se jeter sur le lit, qui a mis là ses souliers et ceux de votre fils... A la laïque, on a beau leur dire que c'est de la blague, les enfants croient encore au petit Noël... Alors, moi, en revenant de chez le commissaire, comme je ne savais pas, après tout, si votre gamin ne passerait pas la nuit dans ma turne, j'ai acheté ces bêtises-là... vous comprenez... pour que les gosses... à leur réveil... »

Ah! c'est à présent que les bras leur tomberaient, aux députés qui ont vu si souvent M. Godefroy voter pour la libre-pensée; — au fond, il s'en moquait pas mal, mais la réélection! — C'est à présent qu'ils jetteraient leur langue au chat, tous les messieurs durs et secs qui siégeaient avec M. Godefroy autour des tables vertes et qui l'admiraient comme un maître pour sa sécheresse et pour sa dureté. Est-ce que, par hasard, ce serait aujourd'hui la fin du monde?... M. Godefroy a les yeux pleins de larmes!

Tout à coup, il s'élance hors de la baraque, y rentre au bout d'une minute, les bras chargés du superbe cheval mécanique, de la grosse boîte de soldats de plomb, des autres jouets magnifiques achetés par lui dans l'après-midi et restés dans sa voiture; et,

devant Pierron stupéfait, il dépose son fardeau doré et verni auprès des petits souliers. Puis, saisissant la main du manchot dans les siennes, et d'une voix que l'émotion fait trembler :

« Mon ami, mon cher ami, dit-il au marchand des quatre saisons, voici les cadeaux que Noël apportait à mon petit Raoul. Je veux qu'il les trouve ici, en se réveillant, et qu'il les partage avec Zidore qui sera désormais son camarade... Maintenant, vous me croyez, n'est-ce pas?... Je me charge de vous et du gamin... et je reste encore votre obligé; car vous ne m'avez pas seulement aidé à retrouver mon fils perdu; vous m'avez aussi rappelé qu'il y avait des pauvres gens, à moi, mauvais riche qui vivais sans y songer. Mais, je le jure par ces deux enfants endormis, je ne l'oublierai plus, désormais! »

... Tel est le miracle, messieurs et mesdames, accompli le 24 décembre dernier, à Paris, en plein égoïsme moderne. Il est très invraisemblable, j'en conviens; et, en dépit des anciens votes anticléricaux de M. Godefroy et de l'éducation purement laïque reçue par Zidore à l'école primaire, je suis bien forcé d'attribuer cet événement merveilleux à la grâce de l'Enfant-Divin, venu au monde, il y a près de dix-neuf cents ans, pour ordonner aux hommes de s'aimer les uns les autres.

(Illustrations de Marold.)

FRANÇOIS COPPÉE.  
de l'Académie française.



# Un Escamotage

PAR CARAN D'ACHE

